



HAL
open science

Au diable les rossignols [Not About Nightingales; pour la mise en scène de Laurence Andréini]

Claude Chastagner, Valérie Systemans, Tennessee Williams

► To cite this version:

Claude Chastagner, Valérie Systemans, Tennessee Williams. Au diable les rossignols [Not About Nightingales; pour la mise en scène de Laurence Andréini]. 2005. hal-04388852

HAL Id: hal-04388852

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04388852>

Submitted on 15 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Au diable les rossignols

Tennessee Williams

Ouverture

L'action se déroule aux États-Unis dans une grande prison au cours de l'été 1938. La pièce ne fait pas référence à une situation particulière, mais présente une image composite des prisons américaines.

HAUT-PARLEUR : Par ici mesdames et messieurs, la Lorelei vous attend, tour complet de Sandy Point dans la journée, départ huit heures du matin, retour à minuit. Paysages enchanteurs, danse et spectacle avec Lorelei Lou et ses Lorelettes. Vous avez votre billet, madame ? Vous avez votre billet ? OK, c'est bon. Allez, on lève l'ancre, mesdames et messieurs, on quitte le quai. Nous voilà dans le port. Admirez la ville qui se découpe dans la lumière du petit matin. Il y a encore un peu de brume en haut des tours du centre-ville. Vous entendez les cloches ? C'est la cathédrale Saint-Patrick, les plus belles cloches de toute l'Amérique. Il est huit heures pile. Le soleil brille comme un sou neuf ; la journée va être belle, douce et ensoleillée, de quoi être fier d'être vivant, pas vrai madame ? Et la voilà ! Vous pouvez l'apercevoir maintenant, mesdames et messieurs, la fameuse île, encore un peu dans la brume. Voyez un peu la taille du mur d'enceinte, impossible de le faire sauter, impossible de s'échapper, trois mille cinq cents bonshommes là-d'dans, mesdames et messieurs, et un bon paquet qui en sortiront jamais. Bon sang, je me demande c'que ça fait d'être coincé là-d'dans jusqu'à la fin des temps. Oh oh ! Et voici l'orchestre, mesdames et messieurs, la danse va commencer sur le pont supérieur, et oui, on va danser mesdames et messieurs, avec Lorelei Lou et ses huit Lorelettes, on va danser sur le pont supérieur ! Danser ! Danser ! Danser !... [la voix s'évanouit]

[Coup d'accélérateur : on se retrouve à la fin de la pièce, la lumière s'éteint progressivement ; il ne reste qu'un projecteur braqué sur Eva, elle serre contre sa poitrine les chaussures de Jim.]

Haut-parleur : Et la voilà ! Vous pouvez l'apercevoir maintenant, mesdames et messieurs, la fameuse île ! Elle est un peu dans la brume ce soir. On la verrait mieux s'il y avait un clair de lune. Voyez un peu ce mur d'enceinte, impossible de le faire sauter, impossible de s'échapper, trois mille cinq cents bonshommes là-d'dans, et y'en a qui n'en sortiront pas avant la fin des temps. Et voici l'orchestre. La danse va commencer sur le pont supérieur, mesdames et messieurs ! Lorelei Lou et ses huit Lorelettes ! On va danser, danser, danser... [La voix s'évanouit]

[On entend la musique. Les chaussures glissent des mains d'Eva, elle se cache le visage.]

Acte I

Épisode 1

Annonceur : « Mademoiselle Crane se présente pour un emploi ».

Devant le bureau du Directeur, un projecteur éclaire un banc où Mme Bristol est assise. Mme B. est une femme d'un certain âge, usée, tout en noir ; elle tient sur ses genoux un panier recouvert d'un torchon. Eva entre par la droite, elle s'assoit sur le banc, en pleine lumière. Elle est nerveuse. Elle tient son sac à main serré et regarde droit devant elle.

Mme B. : Votre chapeau !

Eva : Mon chapeau ?

Mme B. : Oui regardez !

Eva : Oh mon Dieu !

Mme B. : Là, voilà...

Eva : Merci !

[Mme Bristol essuie une tache sur le chapeau d'Eva à l'aide d'un mouchoir en papier qu'elle tire de son panier.]

Mme B. : Ces pigeons, quelle plaie !

Eva : C'est vrai, c'est le dernier de leur souci.

Mme B. : C'est qu'il est joli en plus, votre chapeau.

Eva : Oh, il est pas tout jeune *[Elle remet son chapeau et fait tomber son sac à main.]*

Mme B. : Vous êtes bien nerveuse.

Eva : Tellement que ça me donne envie de crier !

Mme B. : C'est votre mari ?

Eva : Qui ?

Mme B. : Que vous venez voir ?

Eva : Pas du tout, je viens pour du travail.

Mme B. : Du travail, ici ?

Eva : Oui, ici. J'ai entendu dire qu'il y avait un poste.

Mme B. : Mais vous pourriez travailler dans ce genre d'endroit sans que ça vous déprime complètement ?

Eva : Je ne crois pas. Ce n'est pas une prison comme les autres.

Mme B. : Ah bon ?

Eva : Non, il paraît que c'est un établissement modèle.

Mme B. : Un établissement modèle !

Eva : Mais oui, tout est fait de manière scientifique à ce qu'il paraît. Ils ont des experts, en psychologie, en sociologie, des trucs comme ça, vous voyez.

Mme B. : Ah bon !

Eva : Avant, on disait qu'il fallait payer sa dette, mais maintenant, ils appellent ça... réinsertion sociale.

Mme B. : Vous vous rendez compte ! Mais comment vous savez tout ça ?

Eva : Je l'ai lu dans le *Supplément du Dimanche* !

[*Jim passe en pleine lumière.*]

Eva [*elle se lève précipitamment*] : Pourrais-je voir Monsieur le Directeur ?

Jim : Je regrette, il est pas encore rentré. [*Il entre dans le bureau par une porte.*]

Eva : Ah.

Mme B. : Mon fils est là-dedans. Il était marin. Il s'appelle Jack.

Eva : Marin ?

Mme B. : Oui, il était dans la marine de notre beau pays. Et puis il a eu des histoires avec une bonne femme.

Eva : C'est bien malheureux !

Mme B. : À qui le dites vous ! Cette traînée ! J'm'excuse, mais c'est ce qu'elle est. Grand Dieu ! [*Elle se serre la poitrine.*]

Eva : Qu'est-ce qui vous arrive ?

Mme B. : Ah ces palpitations, c'est terrible !

Eva [*Elle se lève d'un bond*] : Vous vous sentez mal ? Je vais vous chercher un verre d'eau !

Mme B. : Non, c'est pas la peine ma jolie. Je vais prendre mes comprimés de phénobarbital et ça va passer en un rien de temps. [*Elle les avale*] Je me suis fait tellement de bile ces derniers temps, j'arrête pas de penser à mon Jack.

Eva : Soyez pas inquiète. Le beau-frère de ma logeuse travaille ici comme gardien, c'est lui qui m'a dit qu'il y avait une place, et il dit qu'ils ont moins de problèmes graves dans cette prison que dans n'importe quelle autre du pays. M. Whalen, le Directeur, a une excellente réputation.

Mme B. : Ben, j'espère pour mon Jack que vous avez raison. Mais c'est pas avec ses lettres que je peux être rassurée. Surtout la dernière. C'est à cause d'elle que je me ronge les sangs. Elle n'avait rien à voir avec les longues lettres merveilleuses qu'il m'écrivait quand il était en mer. C'était tellement mal écrit... c'était comme *fiévreux* ! C'est quoi le Klondike ?

Eva : Le Klondike ? C'est une région de l'Alaska !

Mme B. : C'est bien ce que je pensais. Mais dans sa lettre, Jack me disait que c'était là qu'on l'avait envoyé et qu'il y faisait aussi chaud qu'en... non, ça porte malheur !

Eva : C'est peut-être un de ces colonies qu'ils ont en projet.

Mme B. : Ça m'étonnerait. Non, en fait je suis sûre que non. Il me disait que s'ils savaient de quoi il parlait dans cette lettre, ils l'auraient empêché, et que du coup il me faisait passer la lettre en douce par un des gars.

Eva : Il en a pour combien de temps ?

Mme B. : Cinq ans !

Eva : Oh c'est pas si long.

Mme B. : Ça me paraît une éternité.

Eva : Il en sortira certainement meilleur et plus fort que quand il est entré.

Mme B. : Sûrement pas. Ils ne pourraient pas rendre mon Jack meilleur ou plus fort qu'il n'est déjà. Je ne comprends rien à cette histoire, mais il y a une chose que je sais, c'est que quoi qu'il se soit passé, ce n'est pas de sa faute ! Et c'est ce que je vais dire au Directeur dès que je le vois. Ça fait deux jours que j'attends, il n'a jamais le temps !

Eva [*Elle se lève*] : Je ne supporte pas d'attendre. Ça me met dans un état... Je vais entrer dans le bureau, et il va bien falloir qu'il me dise, ce jeune homme, quand M. Whalen sera là.

Mme B. : Oui, faites-le ! Dites-lui depuis combien de temps j'attends ! Et demandez lui si Jack...

[*Eva est déjà entrée dans le bureau. Mme B. se tasse sur son siège, les mains serrées sur la poitrine.*]

Mon Dieu...

[*Le projecteur éclaire maintenant l'intérieur du bureau.*]

Eva [*sur le seuil*] : Je vous prie de m'excuser.

Jim [*Il la regarde longuement*] : De quoi ?

Eva : D'être entrée comme ça. Mais je ne tenais plus en place. Quand est-ce que je pourrai voir M. Whalen ?

Jim : À quel sujet ?

Eva : Pour du travail.

[*Durant toute la scène, Jim classe des documents dans un secrétaire.*]

Jim : Il est sorti pour l'instant. Y fait sa tournée d'inspection.

Eva : Ah. Il en a pour longtemps ?

Jim : Ça dépend de ce qu'il a envie d'inspecter.

Eva : Ah.

Jim : Des fois, inspecter les bâtiments, ça veut pas forcément dire inspecter les bâtiments. [*Il lui lance un bref sourire.*]

Eva : Ah bon ?

Jim : Non. [*Il froisse une feuille de papier.*] Des fois, c'est une expression idiomatique pour dire qu'il va écluser quelques bières dans l'arrière salle de chez Tony, un bar qui sert de club privé au personnel de la prison. Mais asseyez-vous donc.

Eva : Combien de temps pensez-vous qu'il va me falloir attendre ?

Jim : Il fait chaud cet après-midi. L'inspection va peut-être durer longtemps, mais pas forcément. Son comportement est plutôt aléatoire. Tiens, il est bien ce mot-là.

Eva : Lequel ?

Jim : Aléatoire. Dès qu'il y a quatre syllabes, c'est un mot intéressant.

Eva : Vous aimez les mots de plusieurs syllabes ?

Jim : C'est ma spécialité. Je suis censé en utiliser le maximum pour vous épater avec mon érudition. Tiens, en voilà encore un !

Eva : Érudition ?

Jim : Oui, quatre syllabes, et c'est pas courant. Je les trouve tous dans ce gros bouquin.

Eva : Le dictionnaire ?

Jim : Oui, le *Webster*. [*Il referme d'un coup sec le tiroir du secrétaire et s'appuie dessus.*] Voyez, je suis leur vitrine de luxe.

Eva : C'est vrai ?

Jim : Je suis censé vous dire que quand je suis arrivé ici, j'étais un simple escroc. Mais regardez-moi, aujourd'hui, je suis en train de lire *Le Déclin de l'Occident*, de Spengler et je suis le rédacteur en chef du mensuel de la prison. Demandez-moi ce que c'est, un archéoptérix.

Eva : Qu'est-ce que c'est ?

Jim : Un oiseau reptile préhistorique. Tenez, voici le dernier numéro.

Eva : [*De plus en plus perplexe*] : Mais de quoi ?

Jim : De *L'Archéoptérix*. C'est notre mensuel.

Eva : Pourquoi il s'appelle comme ça ?

Jim : Ça impressionne. Vous savez ce que c'est, une amarante ?

Eva : Non, c'est quoi ?

Jim : Une fleur qui ne meurt jamais. [*Il prend un livre.*] Je l'ai trouvé là-dedans. Un poète romantique la compare à l'amour. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Eva : Ben, je... et vous ?

Jim : J'en sais trop rien. Je suis ici depuis l'âge de seize ans.

Eva : C'est jeune.

Jim : Ouais, c'est l'histoire classique, mauvaises fréquentations. Et à cet âge-là, l'amour bien sûr, on pense qu'à ça et ça vous fait honte quand on se regarde dans la glace le lendemain matin ! [*Il rit. Eva, légèrement gênée, détourne le regard.*] Dites, vous la connaissez cette chanson ?

Eva : Laquelle ?

Jim [*Il se lance dans une imitation grinçante*] : « C'est l'amour et rien que l'amour qui fait tourner le monde ! » Y'a un type qui a chanté ça à la chapelle hier soir. Vous trouvez ça honnête ?

Eva : Ben, euh... pas vraiment.

Jim : Vous êtes, je suppose, à même de fournir des qualifications ?

Eva : Bien sûr ; moi, c'est pas l'amour, il me faut du travail et une nouvelle paire de bas.

Jim : Ils m'ont l'air parfaits.

Eva : Ils filent de partout !

Jim : Je suis peut-être pas objectif.

[*Eva tousote, Jim aussi.*]

Eva [*Elle s'empare du journal*] : « La prison, tremplin de la réussite ! »

Jim : C'est un de mes meilleurs éditoriaux. Il a été repris dans tout le pays. Ça m'a valu dix ans de nickel.

Eva : Du nickel ?

Jim : Pas ce qu'on met dans les pièces de monnaie. Ici, du nickel, c'est du temps en moins, du temps qu'on déduit de votre peine pour bonne conduite. J'ai pas loin de dix ans de nickel en réserve dans mon dossier et en grande partie pour avoir vanté les mérites de l'univers carcéral.

[*Mme B. entre timidement, son panier à la main.*]

Jim : Bonjour.

Mme B. : Enchantée. Est-ce que M. Whalen est arrivé ?

Jim : Non, il est toujours en tournée d'inspection.

Mme B. : Faudrait tellement que je le vois cet après-midi. Je suis... je suis la mère de Jack Bristol.

Jim : Jack le Marin ?

Mme B. : [*Elle avance de quelques pas*] : Oui, oui, vous... vous le connaissez ?

Jim : Vaguement.

Mme B. [*Elle fait un effort pour parler*] : Comment va mon garçon ?

Jim : Je vous demande pardon, mais je ne suis pas habilité à divulguer ce genre d'informations.

Mme B. : Ah.

Jim : Il vaudrait mieux que vous parliez à M. Whalen demain matin.

Mme B. : À quelle heure s'il vous plaît ?

Jim : À dix heures.

Mme B. : Dix heures. En attendant, pourriez-vous lui remettre ceci ? [*Elle pose avec précautions le panier sur la table.*] Ils vont durcir si je les garde plus longtemps. Je les ai fait exprès pour lui. [*Elle fait demi-tour lentement et sort.*]

Eva : Vous n'auriez pas pu lui dire quelque chose pour la rassurer ?

Jim : Pas sur Jack le Marin !

Eva : Pourquoi pas ?

Jim : Il a pété une durite.

Eva : C'est-à-dire ?

Jim : [*Il se touche le front*] : Il a disjoncté. C'est pour ainsi dire la maladie professionnelle des prisonniers.

Eva : Mais dans le *Supplément du Dimanche*, ils disaient que...

Jim : Je suis au courant. Ils m'ont interviewé, avec le Directeur.

Eva : Et vous ne leur avez pas dit la vérité ?

Jim : Qu'est-ce qu'il dit Platon sur la vérité ? Que la vérité, c'est, c'est... mince, j'arrive plus à me rappeler ! C'est le *Supplément du Dimanche* qui vous a donné l'idée de chercher du boulot ici ?

Eva : Oui, ça et ma logeuse. Son beau-frère s'appelle McBurney, il est gardien ici.

Jim : C'est pas un mauvais maton.

Eva : Un quoi ?

Jim : C'est comme ça qu'on appelle les gardiens ici. Tenez, voici un de nos menus-types. Ça vous donnera une idée du repas quotidien d'un taulard. Vous pouvez constater que nous n'avons rien à envier à n'importe quel pensionnat réputé. Tout est fait de manière scientifique ici. Nous avons un expert en diététique. Il mesure tout en nombre de calories. Des unités énergétiques... Bonjour M. Whalen !

[*Whalen entre. C'est un homme massif, assez corpulent, d'une séduction un peu vulgaire.*]

Le Directeur : Bonjour, bonjour tout le monde ! [*Il ôte son manteau et le lance à Jim.*] Y'a un de ces vents aujourd'hui, fait chaud et y'a du vent ! [*Il fait un clin d'œil à Jim, et rote.*] J'ai trop fait d'inspection

! [Il desserre son col et sa cravate.] Je m'excuse, ma p'tite dame, mais je vais faire un petit strip-tease ! Ouais, un sacré vent, comme si ça sortait d'un four ! Ça me rappelle... [Il s'essuie le front.]... les délicieux petits gâteaux dorés que ma mère faisait ! C'est quoi ça ? [Il enlève le torchon qui recouvre le panier.] Tiens, je parle de biscuits et sur quoi je tombe, une belle fournée de gâteaux faits maison ! Servez-vous, mademoiselle. Jimmy, mon garçon !

[Jim en prend deux.]

Hé, t'as la main lourde, Jimmy ! [Il rit.] Montre le dernier numéro de l'Archéo-quek-chose à cette dame du *Daily News*, à moins que vous ne soyez du *Morning Star* ? Asseyez-vous ! Je suis à vous dans une minute. [Il disparaît quelques instants dans la pièce du fond.] Qu'est-ce qu'on transpire quand il fait ce temps-là !

Jim [à mi-voix] : Il vous prend pour une journaliste.

Le Directeur [Il revient] : Met le ventilateur en marche. Bon alors...

Eva : Déjà, je ne suis pas...

Le Directeur : Vous voulez sûrement me parler de cette histoire qu'a publiée ce canard de merde du Comté de Wilkes... cet ancien détenu qui affirme avoir attrapé la pellagre chez nous... Jimmy, passe-moi le menu type !

Jim : C'est pas une journaliste.

Le Directeur : Ah... Vous venez pour quoi alors ma petite demoiselle ?

Eva [le souffle court, avec précipitation] : J'ai cru comprendre qu'il y avait une place. M. McBurney, le beau-frère de ma logeuse, lui a dit que vous cherchiez une nouvelle sténo et je suis sûre que j'ai les compétences pour ce poste. Je suis diplômée de l'Université, M. Whalen. J'ai trois ans d'expérience professionnelle, j'ai apporté les références, mais oh, j'ai vraiment pas eu de chance ces six derniers mois, le dernier emploi que j'avais, avec la crise, ils ont dû licencier du personnel, ils m'ont donné une lettre de recommandation formidable, je l'ai sur moi [Elle ouvre son sac à main et le contenu se renverse sur le sol.] Oh mon Dieu, j'ai cassé mes lunettes !

Le Directeur [avec froideur] : Ouais ?

Eva [elle se lève lentement] : Vous pouvez me donner du travail ? Je vous en supplie, je suis... terriblement nerveuse, j'ai... si je trouve pas bientôt du travail...

Le Directeur : Eh bien ? C'est le grand saut ?

Eva : Oui, quelque chose de ce genre ! [Elle a un sourire désespéré.]

Le Directeur : Et bien, mademoiselle... euh...

Eva [pleine d'espoir] : Crane ! Eva Crane !

Le Directeur : Vous voyez cette fenêtre ? Ils l'appellent « La sortie de secours ! » C'est la seule de tout l'établissement qui n'a pas de barreaux. Y'en a pas besoin. Elle donne sur la baie. Alors si vous avez envie de vous suicider, n'hésitez pas. Non, mademoiselle Crane, la prochaine fois que vous vous présenterez pour un travail, faites pas du mélo. Ce qui intéresse un patron, c'est vos compétences, pas le récit de vos malheurs ! [Il prend un cigare.]

Eva [*Elle fait demi-tour*] : J'ai compris. Eh bien il me...

Le Directeur : Attendez un instant.

Eva : Oui ?

Le Directeur [*Il coupe l'extrémité de son cigare avec les dents et la recrache*] : Il n'y a qu'une condition pour travailler ici. Jimmy va vous expliquer.

Eva [*Elle se tourne vers Jim*] : Oui ?

Jim : Savoir la boucler sauf quand on vous dit expressément de l'ouvrir !

Le Directeur : Vous sauriez faire ça ?

Eva : Oui.

Jim : La navette part tous les matins à sept heures quarante-cinq.

Eva : Merci, oh merci ! [*Elle fait demi-tour et sort, folle de joie.*]

Le Directeur : T'en penses quoi, mon petit Jimmy ? Elle fera l'affaire, non ?

Jim : Oui monsieur.

Le Directeur : Oui mon brave monsieur ! Quelle est gourde ! Mais vachement bien roulée ! À faire péter les barreaux de la prison ! [*Il éclate d'un rire brusque et sonore.*]

Noir

Épisode 2

Annonceur : « Jacques le Marin ».

*On entend un air (dans la version anglaise, « *Après de ma Blonde* ») qui s'évanouit.*

Un projecteur éclaire une cellule ; la lumière électrique du couloir projette l'ombre des barreaux sur le sol. La cellule est vide, à l'exception de Jack le Marin, affalé sur un tabouret. L'ombre des barreaux se dessine sur son corps. Il a le regard absent des schizophrènes, il marmonne des paroles incompréhensibles, puis parle plus fort.

Jack le Marin : Où ça ? À Port-Saïd !... Y'en a pas un qui aurait pu l'faire, même s'ils en avaient eu l'occasion. *[Il se met à chanter d'une voix éraillée.]*

*Après de ma blonde
Il fait bon, fait bon, fait bon !
Après de ma blonde
qu'il fait bon dormir !*

J'suis mal parti pour d'avancement, hein ? Qu'est-ce que tu ferais si j'te disais qu'j'étais l'amiral de cette saleté de flotte ? *[Il rit.]*

*Je donnerai Versailles,
Paris et Saint Denis...*

[Coup de sifflet strident dans le couloir, bruits de pas qui piétinent, la porte de la cellule s'ouvre brutalement ; entrent Joe, Butch et La Folle.]

Schultz : Extinction des feux dans cinq minutes.

Butch : Ta gueule, pédé, va jouer du sifflet ailleurs. Putain, y s'croient à l'usine, à nous faire faire du rab ! "Finis ton boulot ou tu reviens après bouffer." Merde, j'y peux rien si la machine déconne. C'est du sabotage organisé, qui m'a dit... J'vais t'saboter les miches, moi, ouais... *[À La Folle.]* : qu'est-ce qui t'est arrivé ce matin, toi ?

La Folle *[d'une voix aiguë de ténor.]* : J'ai eu une douleur terrible dans le cou, et j'suis tombé dans les pommes. Quand je me suis réveillé, j'étais à l'infirmerie. Y me collaient une aiguille dans le bras... Dis, ça veut dire quoi "plus quatre" ?

Joe : Merde ! Ça veut dire...

Butch : Arrête tes conneries !

La Folle : Non, dis-moi, c'est grave ?

Joe : Eh ben on est avec du putain de beau linge, Butch, un qu'est fêlé et l'autre qu'a la chtouille !

La Folle : La chtouille ?

[*On entend un coup de sifflet : la lumière baisse dans le couloir.*]

Joe : J'déconne ! [*Il s'efforce de rire.*] C'est pas ça que ça veut dire !

Jack le Marin : *Auprès de ma blonde, il fait bon, fait bon, fait bon, auprès de ma blonde...*

Schultz : Vos gueules là-d'dans ! Y'a extinction !

Butch : Putain, tu vois pas qu'il a pété un câble ?

Joe : Mais faites-le sortir d'ici !

Schultz : C'est d'la frime.

Jack le Marin : *Je donnerai Versailles, Paris et Saint Denis...*

Schultz : Hé toi, l'Marin, tu veux un aller simple pour le Klondike ?

Butch : C'est à cause du Klondike qu'il est dans cet état-là. Y délire depuis que vous l'avez remonté. Vous lui avez fait bouillir la cervelle, Schultz.

Jack le Marin : *La Tour d'Eiffel aussi !*

Schultz [*Il cogne sur les barreaux*] : Bouclez-là là-d'dans, tous autant qu'vous êtes ! Le prochain qui couine, j'vais chercher le comité des fêtes !

La Folle : Monsieur Schultz !

Schultz : Ouais ?

La Folle : Ça veut dire quoi « plus quatre » ?

[*Schultz s'éloigne en riant.*]

Butch : Si j'avais pas peur de perdre tout mon nickel, j'te l'attraperai, ce salopard, et j'te l'secoueraï jusqu'à lui faire péter la cervelle. C'qu'y a, ici, faut pas s'tromper d'bonhomme ; si j'bute un gardien, j'pourrai jamais m'faire le boss... Il est quelle heure ?

Joe : Dix heures et demie.

Butch : Mac va prendre son service.

Joe : Tu crois qu'il va faire sortir le Marin ?

Butch : J'vais lui demander.

La Folle : Ben non, ça peut pas être si grave, sinon y m'auraient gardé à l'infirmerie. C'est juste une indigestion. C'est c'que je leur disais, qu'la bouffe elle est infecte. Je la digère pas. Des nouilles, des nouilles, des nouilles, j'en peux plus des nouilles, j'leur ai dit.

Jack le Marin : *Auprès de ma blonde, il fait bon, fait bon, fait bon, auprès de ma blonde qu'il fait bon dormir !*

[*Butch lui donne un coup de poing.*]

Joe : Pourquoi t'as fait ça ?

Butch : Tu veux te taper le comité des fêtes à cause de lui ?

[*On entend un coup de sifflet, des portes qui claquent.*]

C'est la relève. [*Il s'approche des barreaux.*] Qui c'est ? C'est toi McBurney ?

Mac : Qu'est-ce que tu veux, Butch ?

Butch : Fais sortir le même d'ici, nom de Dieu !

Mac : Quel même ?

Butch : Jack le Marin. Ça fait une semaine qu'il délire, depuis qu'ils l'ont remonté.

Mac [*devant la porte*] : Qu'est-ce qu'il fait ?

Butch : Pour l'instant, il est sonné, j'lui ai mis un pain, y'avait pas l'choix.

Mac : Tu t'rappelles ce qu'ils t'ont dit si tu cognes sur les gars ?

Butch : Cogner ? Moi ? Écoute, demande à Joe, à n'importe qui, au Mouton, le même avait péché les plombs, Schultz voulait appeler le comité des fêtes et nous expédier tous au Klondike parce qu'il arrêta pas de chanter des conneries en français ! C'est pas vrai Joe ?

Joe : Si, Mac.

[*On entend un coup de sifflet.*]

Mac : Elles sont où ses affaires ?

Butch : Ici, j'ai tout emballé.

Mac : J'devrais pas m'en occuper. Il avait qu'à faire son boulot à l'atelier.

Butch : Mais il le faisait.

Joe : Y bossait dur.

Mac : Pas assez pour le patron.

[*Des gardiens arrivent.*]

Allez, sortez-le d'ici. Mettez-le en isolement pour cette nuit et demain, je demanderai qu'on s'occupe de lui.

La Folle : Monsieur McBurney, ça veut dire quoi "plus quatre" ?

Monsieur McBurney...

[*Mac sort, suivi des gardes qui portent Jack le Marin. On entend des bêlements qui viennent de toutes les cellules.*]

Une voix [*dans le couloir*] : Bonne nuit, Mac.

Mac : Salut, Jim.

Butch : Qui c'est ? C'est Allison ?

Joe : Ouais, c'est l'Mouton.

Jack le Marin [*sa voix vient du bout du couloir*] : *Auprès de ma blonde, il fait bon, fait bon, fait bon !*

[*Sa voix s'éteint.*]

Butch : Hé, l'Mouton ! Allison !

[*Un projecteur éclaire la cellule d'Allison.*]

Jim : Qu'est-ce que tu veux, Butch ? [*On le voit qui enlève sa chemise et ses chaussures.*]

Butch : La prochaine fois que tu fais un calin avec le boss, dis-lui que les Anges de la section C ont mis une croix noire de plus devant son nom, à cause du Marin.

Jim : J'lui dirai.

Butch : Dis-lui qu'un jour, on va lui envoyer un petit comité pour régler la note... T'entends, l'Mouton ?

Jim : J'entends.

Butch : Quand j'y pense, qu'on était dans la même cellule... La nuit, quand j'dors pas, j'm'en veux de toutes ces fois où j'aurais pu lui faire la peau et que j'l'ai pas fait !

Joe : Pourquoi tu l'as pas fait ?

Butch : C'était avant qu'y s'mette à travailler pour le boss. Mais maintenant, il est numéro trois sur la liste des Anges. D'abord y'a le boss, après, Schultz, et puis l'Mouton. T'entends, l'Mouton ?

Jim : J'entends, Butch. [*Il se roule une cigarette et l'allume.*]

Butch : Parfait. Je suis bien content qu't'entende.

Jim : Je sais qu't'es content.

Joe : Qu'est-ce qui raconte ?

Butch : Y dit qu'y sait que je suis content.

Joe : C'est forcé. Je me demande comment y fait pour pas devenir cinglé. Y'a plus qu'Ollie qui lui parle encore.

Butch : Y va devenir barjo, un de ces jours, si je lui ai pas réglé son compte avant. T'entends ça, l'Mouton ? J'dis qu'tu vas devenir barjo un de ces jours, comme Jack le Marin... J'voudrais pas rater ça.

Joe : Y dit quoi ?

Butch : Rien, y fume.

Joe : On devrait le balancer.

Butch : Ah non, j'ai jamais balancé personne, même pas l'Mouton.

La Folle : Allison ! Hé ! Jim ! Ça veut dire quoi, « plus quatre » ?

Jim : Qui c'est qu'est "plus quatre" ?

La Folle : Moi. Ça veut dire quoi, Jim ?

Jim : Ça veut dire que ta santé est quatre points de plus que parfaite.

La Folle (*soulagé*) : Ah bon, à cause de ces salauds, je me faisais du mauvais sang.

Butch [*il grimpe sur un escabeau près de la fenêtre*] : Les cornes de brume. C'est une vraie purée de pois dehors... Écoute !

Joe : Quoi ?

Butch : La vedette.

Joe : Laquelle ?

Butch : Le Lorelei.

Joe : Regarde bien toutes ses lumières, des rouges, des blanches, des vertes, des jaunes !

Butch : T'entends l'orchestre ?

Joe : Qu'est-ce qu'y joue ?

Butch : « Roses de Picardie » !

Joe : Ça date pas d'hier.

Butch : C'est sorti l'année où on m'a envoyé ici. Tu parles, je m'revois en train de danser sur cet air-là, au Princess, avec Goldie. Chaque fois que je la faisais danser, elle demandait ce morceau. C'est là qu'on était le soir où y m'ont coffré. Juste à la sortie, au portillon, six poulets pour me cueillir, six t'entends, fallait bien ça, y'avait le panier qu'attendait au coin de la rue.

Joe : La dernière fois, ils étaient que quatre, tu te laisses aller Butch !

Butch : « Roses de Picardie ». J'aimerais danser là-dessus encore une fois. Avec Goldie.

Joe : C'est peut-être elle qui t'a donné ?

Butch : Mais non, pas Goldie. J'suis sûr qu'elle m'attend, la porte grande ouverte.

Joe : Tu peux toujours rêver, si ça te console... Mais j'parie que si ta Goldie elle a la porte ouverte depuis qu't'es en taule, y'a dû y'avoir pas mal de monde qu'est entré !

La Folle : Mais où est-ce que j'ai mis mon nécessaire à ongles ?

Butch : Tu crois qu'on y arrive toujours quand on a soixante ans ?

Joe : À quoi ?

Butch : Ben tu vois, avec les femmes.

Joe : Ça doit dépendre du mec, non ?

Butch : Moi j'aurai pas de problèmes. Mais encore vingt ans, ça fait un bail.

La Folle : Personne n'a vu mon nécessaire à ongles ?

Butch : Tu sais qu'il y a une fenêtre dans le bureau de Whalen d'où on peut sauter direct dans la baie ?

Joe : Ouais, « La sortie de secours ».

Butch : Je me disais que ce serait l'occasion rêvée de faire d'une pierre deux coups. Tu le butes et tu te tires par la fenêtre. À condition de savoir nager. Mais merde, je sais pas nager, moi. J'aurais dû apprendre avant d'atterrir ici.

Joe : Ça servirait à rien, personne n'a jamais réussi à traverser.

Butch : J'aimerais essayer. Y paraît qu'y a des gens qui savent nager d'instinct, comme les canards.

Joe : Tu prendrais le risque ?

Butch : Tu parles, non, la flotte, ça me fout la trouille.

La Folle [*d'un ton énervé*] : Je l'ai posé là hier soir, tu l'as pas vu, Butch ?

Butch : Quoi ?

La Folle : Mon nécessaire à ongles.

Butch : Je l'ai jeté avec le pot.

La Folle : Pourquoi t'as fait ça ?

Butch : Ça puait. On aurait dit des bananes pourries... C'est quoi ce truc sur le lit du Marin ?

Joe : Un paquet de lettres de sa mère.

Butch : Ah.

Joe : Dans la dernière, elle lui disait qu'elle allait venir du Wisconsin pour le voir.

La Folle : Depuis que je suis né on me persécute, parce que je suis raffiné.

Butch : Faudrait qu'on lui dise pour son gars.

Joe : De toute façon, elle le verra bien.

La Folle : Je suis trop sensible, alors on me persécute depuis toujours.

Butch : Ouais, elle le verra bien.

La Folle : Y'a des jours, je voudrais être mort. Ah, mon Dieu, comme j'aimerais être mort !

[*Le thème musical reprend puis s'évanouit.*]

Noir

Épisode 3

Annonceur : « Le diagnostic ».

Un projecteur éclaire le bureau du Directeur. Il étudie les pronostics des courses lorsque Eva Crane, sa secrétaire, entre.

Le Directeur [*Il décroche le téléphone et compose un numéro*] : Il est comment, le terrain, Bert ? Rapide ? OK. Tu me mets 20 dollars sur Windy Blue placé. [*Il raccroche.*] Y'a quelqu'un dehors ?

Eva : Oui, y'a cette femme.

Le Directeur : Quelle femme ?

Eva : Celle du Wisconsin. Elle est encore là...

Le Directeur : Je vous ai dit de... [*La mère de Jack le Marin est entrée sans faire de bruit. Elle porte un paquet soigneusement emballé dans du papier kraft. Elle sourit timidement au Directeur.*]

Mme B. : Je vous demande pardon, j'ai... je me suis permis d'entrer. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. Je suis la mère de Jack Bristol et ça fait si longtemps que je veux vous parler... de mon garçon !

Le Directeur : Asseyez-vous. J'ai pas beaucoup de temps.

Mme B. : Je ne serai pas longue. Tout d'abord, monsieur Whalen, j'ai toujours pensé que le jury n'avait pas eu raison de condamner mon fils à trois ans. Mais ce qui est fait est fait. Il faut que je pense à l'avenir.

Le Directeur : Oui, c'est ça, l'avenir.

Mme B. : Ça fait quelque temps que j'ai pas eu de nouvelles de Jack. Jusque-là, il m'écrivait une fois par semaine.

Le Directeur : Y'a pas mal de gars qui laisse tomber leur correspondance ici.

Mme B. : En deux ans, il s'est pas passé une semaine sans que je reçoive une lettre. Et d'un seul coup, il y a un mois, plus rien. Alors, naturellement, ça m'a inquiétée.

Le Directeur : Jim !

Jim : Oui monsieur ?

Le Directeur : Vérifie dans le fichier, un nommé Bristol.

Mme B. : Merci, je... j'arrive du Wisconsin, vous savez.

Le Directeur : Ça fait une trotte, hein ? Le Wisconsin, c'est bien là où y font tous ces bons fromages ?

Mme B. : Oui, sûr qu'on est fiers de nos laitages chez nous. [*Elle jette un regard inquiet sur Jim qui se dirige lentement vers le fichier, comme s'il cherchait à gagner du temps.*]

Le Directeur : Faudrait aller en Suisse pour en trouver d'aussi bons. Oui ma bonne dame !

Mme B. : Sa dernière lettre était bizarre. Je... je l'ai apportée. Ça lui ressemble pas. On l'aurait pas transféré dans une autre prison ? Parce qu'il n'arrête pas de se plaindre de la chaleur terrible qu'il fait dans cet endroit, le Klondike. Il a toujours eu une écriture irrégulière mais là, c'était tellement

mal écrit, j'arrivais à peine à le lire... Je me suis dit qu'il était peut-être malade quand il a écrit ça, un peu de fièvre, vous voyez, il attrape facilement des rhumes, surtout à cette époque de l'année. Alors j'ai... je lui ai apporté une écharpe. Je sais bien que c'est difficile de faire des exceptions dans un établissement comme le vôtre, M. Whalen, mais dans le cas de Jack, il y a tellement de choses qu'il faudrait prendre en considération, tellement de choses ; moi-même, des fois, j'm'en veux quand je pense au passé. Toutes les erreurs que j'ai faites...

Le Directeur : Des erreurs, on en fait tous.

Mme B. : Mais y en a qui sont plus graves que d'autres, monsieur Whalen. On n'était pas une famille très heureuse, vous savez. Le père de Jack était pasteur méthodiste, alors forcément, il avait pas les mêmes principes que les jeunes...

Le Directeur [*avec un sourire cynique*] : Ah, un fils de pasteur...

Mme B. : Eh oui, mais récemment, mon mari a eu des désaccords avec sa congrégation et il a été obligé de démissionner.

Le Directeur [*avec impatience*] : Bien. Je suis très occupé, et je... [*à Jim*] : Tu l'as trouvé ce dossier ?

Jim [*il essaie de gagner du temps*] : Pas encore.

Mme B. : Il était tellement intransigeant, même avec son fils, si bien qu'un pauvre Jack a quitté la maison. Bien sûr, j'étais pas d'accord, mais.. [*Elle ouvre son sac et en sort un paquet de lettres.*] Oh, toutes ces belles lettres qu'il m'écrivait... Si vous les lisez, vous vous rendriez compte à quel point mon Jack est un garçon exceptionnel. Port Saïd, Marseille, Le Caire, Shangai, Bombay... « Oh Maman, qu'il m'écrivait, tout est si grand, tellement, tellement grand ». Comme s'il essayait de faire entrer toute cette grandeur dans son cœur jusqu'à ce qu'il éclate. Regardez ces enveloppes ! Il écrivait des lettres tellement longues qu'il arrivait à peine à fermer les enveloppes ! Il mettait des photos aussi ! Les éléphants en Inde, y s'en servent comme de chevaux, il me disait, pour les travaux de tous les jours. Les petites jonques chinoises avec leur voile carrée. Elles volent sur l'eau on dirait, comme des libellules. La baie de Rangoon, là où le soleil se lève comme un coup de tonnerre, il m'avait écrit au dos de celle-là ! Ça me faisait penser à Kipling... À chaque lettre que je lui envoyais, je lui disais « Jack, il n'y a pas d'avenir dans la marine, on reste marin toute la vie, fais autre chose, rentre dans l'administration ! » Il me répondait « J'étais de quart la nuit dernière, on voit plus d'étoiles ici que dans l'hémisphère nord. La Croix du Sud est pile au-dessus de nous en ce moment, mais pas pour longtemps car on va changer de cap... » J'ai arrêté de le contredire, je me suis dit que s'il aimait tellement ça, ça lui éviterait sûrement les ennuis. Puis il a arrêté d'écrire pendant quelque temps... jusqu'au moment où c'est arrivé. J'arrive toujours pas à comprendre ! Il a parlé d'une fille... Il m'a dit que c'était pas d'sa faute, et je sais que c'est vrai... Si j'arrivais à vous convaincre... !

Le Directeur : C'est inutile, ma bonne dame. C'est comme si vous prêchiez dans le désert. Il a laissé passer sa chance...

Mme B. : Mais dans le cas de Jack... !

Le Directeur : Je sais, je sais, je connais ça par cœur. Jim, tu le trouves, ce dossier ?

Jim [*Il avance lentement, un dossier à la main*] : Vous devriez y jeter un coup d'œil vous même.

Le Directeur : Mais lis-donc... On n'est pas des assistantes sociales...

[*Jim jette un regard gêné à Mme Bristol qui presse un poing serré contre sa poitrine.*]

Mme B. [*d'une voix faible*] : Si y'a quelque chose qui va pas, j'aimerais le savoir.

Jim [*Il lit d'une voix altérée*] : « Jack Bristol. Condamné pour vol à trois ans de réclusion en mai 1936. » [*Il lève les yeux.*] Il a bâclé son travail. Trois jours au Klondike.

Le Directeur [*d'une voix cassante*] : C'est sur sa fiche, ça ?

Jim : Non, mais je voulais expliquer à cette dame ce qui est arrivé.

Mme B. [*elle se lève lentement*] : Qu'est-ce qui est arrivé ?

Jim : Eh bien, m'dame...

Le Directeur [*même voix*] : Contente-toi de lire ce qui est sur la fiche et rien d'autre !

Jim : « Passage devant la commission médicale en mai 1938, transféré au service psychiatrique. Comportement violent, hallucinations. Diagnostic : Démence précoce... »

[*Pause*]

Mme B. : Mais c'est pas Jack ça, c'est pas mon garçon...

Le Directeur : Écoutez, je suis... [*Il fait signe à Jim de la faire sortir*], je comprends ce que vous ressentez. J'ai toute la sympathie du monde pour les femmes qui se retrouvent, comme vous, dans ce bureau, mais vous voyez, nous sommes une institution pénitentiaire, et nous ne pouvons pas consacrer autant de temps à ce genre d'histoires.

Mme B. : Mon garçon, Jack, mon petit garçon ! C'est pas possible ! Tout mais pas ça ! Dites-moi qu'il est mort, que vous l'avez tué, que vous l'avez tué, mais dites-moi pas ça... Je sais, je sais comment ça se passe ici, il me l'a écrit, la nourriture infecte, j'ai essayé de lui envoyer des colis, il les a jamais reçus, même ça, vous lui avez pris, et cet endroit où vous l'avez envoyé pendant trois jours, le Klondike, je sais ce que vous y faites, vous l'avez torturé, c'est ça que vous avez fait, vous l'avez torturé jusqu'à ce qu'il devienne... [*elle se tourne lentement vers Jim*] ...fou ? C'est bien ça que vous avez dit ? Oh mon doux Jésus, oh mon Dieu ! [*Elle éclate en sanglots.*]

Le Directeur : Fais-la sortir d'ici !

[*Jim l'aide à marcher jusqu'à la porte.*]

Eh ben ! [*Il allume un cigare et reprend son journal.*]

Noir

Épisode 4

Annonceur : « Conversations nocturnes »

Un projecteur éclaire les deux cellules séparées par une cloison. Ollie est à genoux devant sa couchette. Il prie. Butch est affalé sur un banc le long du mur, il fume en douce. Les autres sont assis sur leur couchette.

Ollie [*il parle à voix basse avec un accent noir marqué*] : Oh Seigneur, notre sauveur et notre protecteur, oubliez pas le pauvre nègre qui vous parle. Oubliez pas sa femme Suzie et ses six enfants, Rachel, Rébecca, Salomon, Moïse, Ecclésiaste et Jackson Deutéronome. Protégez-les pendant que je suis en prison. Et faites qu'il fasse pas froid parce que Suzie va avoir un autre bébé, Seigneur, et qu'elle peut pas sortir ramasser du petit bois. Bénissez ma maman et mon papa, et le Président Roosevelt et le New Deal, au nom de Jésus-Christ notre Seigneur, Amen. [*Il se relève avec difficulté.*]

Butch [*avec un sourire*] : Hé Ollie, tu devrais l'appeler en PCV !

Ollie : Ça me coûte pas un sou.

Butch : Parce que ça vaut pas un sou.

Ollie : Le Seigneur oublie pas ceux qui l'oublient pas.

Butch : Conneries !

[*Ollie s'assoit déprimé sur le bord de sa couchette. On entend des sifflements et des bêlements moqueurs lorsque Jim arrive.*]

Jim : Qu'est-ce qu'y a, Ollie ?

Ollie [*il montre du doigt la cellule de Butch*] : Il dit que le Bon Dieu existe pas.

Jim : Comment qui sait ça ?

Ollie : C'est bien ce que je dis.

[*Jim enlève sa chemise et s'en sert pour éponger la sueur de son front et de sa poitrine, puis il la jette dans un coin. Il prend un magazine pour hommes et s'en sert comme d'un éventail.*]

Ollie : T'y crois toi Jim ?

Jim : Qu'y a quelqu'un là-haut ? J'sais pas. J'dois être ce qu'ils appellent un agnostique.

Ollie : Tu veux dire un protestant ?

Jim : C'est ça. Masse-moi le dos, Ollie, je suis crevé.

Ollie : D'ac. Onguent ou graisse de porc ?

Jim : Va pour l'onguent.

Butch : Tu les as pas encore vus, hein, l'Mouton ?

Jim [*Ollie commence à le masser*] : Ah bon sang, ça fait du bien.

Butch : Les petits diables bleus, c'est les premiers symptômes, y paraît.

Jim : Ça rafraîchit.

Butch : Y se glissent à travers les barreaux et s'assoient au bout de ta couchette et y te font des grimaces.

Jim : Plus fort sur l'épaule gauche.

Butch : T'as intérêt à dormir que d'un œil, hein l'Mouton, t'en es capable ?

Jim : J'ai jamais essayé, Butch... Ah c'est bon.

Butch : Parce que tu vois l'Mouton, si y t'attrapent quand tu t'y attends pas, y te rentrent dans la gorge et ils y font des nœuds ! *[Il rit de plaisir rien que d'y penser.]*

Jim : Ah c'est bon, c'est extra.

Ollie : D'où qu'elles viennent tes cicatrices, Jim ?

Jim : Du docteur Jones.

Ollie : Qui c'est, ce docteur Jones ?

Butch : C'est le gars qui lui a appris à faire le mouton ! Tu t'rappelles quand j'ai vu qu'tu commençais à avoir de la laine sur le dos ?

Jim *[à Ollie]* : C'est bon, merci. *[Il sort un paquet de cigarettes.]* T'en veux une ?

Ollie : Merci Jim.

Butch : T'as d'la chance que j'ai été interrompu, parce que sinon, c'est plus avec tes yeux que tu lirais aujourd'hui ! Mais tu perds rien pour attendre, un d'ces jours, j'terminerai le boulot... Chaque chose en son temps, et c'est pour bientôt.

Ollie : Fais-y pas attention.

Jim : Tu parles, y'a un mur entre nous.

Butch : Heureusement pour toi, sinon, y'aurait un mouton crevé ici. On trouverait des bouts d'laine dans tout le bloc C.

Jim : *[il parle la cigarette au bec, façon Humphrey Bogart]* : Tu vois Ollie, dedans comme dehors, y'a un mur autour de chaque être humain.

Ollie : Dehors ? Sûrement pas !

Jim : Si, si, chaque être humain, il vit dans une cage. Il la porte avec lui partout où y va, jusqu'à sa mort. Mais quand il meurt, les murs s'effondrent et il est plus seul...

[Butch ricane de plaisir et donne un coup de coude à Joe ; il se tape sur la tempe avec le doigt en montrant la cellule de Jim. Ils s'accroupissent tous les deux sur le banc près du mur et écoutent, toujours en ricanant.]

...parce qu'il fait partie de quelque chose qu'est plus grand que lui.

Ollie : Plus grand que lui ?

Jim : Oui.

Ollie : Quoi donc ?

Jim *[il fait un rond énorme avec la fumée de sa cigarette et y enfonce le doigt]* : L'Univers !

[Butch éclate d'un rire moqueur.]

Jim *[imperturbable]* : Mais tu vois Ollie, parfois je pense qu'on n'est pas forcé d'attendre d'être mort pour sortir de sa cage.

Ollie : Tu crois qu'y faut se faire sauter le caisson ?

Jim : Non, mais y'a deux façons de se servir de sa cervelle. On peut en faire un mur pour se couper du monde ou une grande porte pour s'échapper. *[Il poursuit d'un ton rêveur.]* L'émancipation intellectuelle !

Ollie : Qu'est-ce tu dis ?

[*Butch émet un long sifflement.*]

C'est quoi c'truc ?

Jim : Des mots que j'ai trouvés dans un livre.

Ollie : Des sacrés mots.

Jim : C'est sûr, à tel point que le monde entier repose sur eux. On peut p't-être nous dire c'qui faut lire, dire ou faire... mais on pourra jamais nous dire c'qui faut penser ! Et tant qu'on peut penser c'qu'on veut, on n'est jamais complètement enfermé. On peut rêver qu'on est plus derrière leurs murs et leurs barreaux, et que le monde entier t'appartient... C'est un truc formidable, Ollie, quand tu y arrives. T'as l'impression d'être tout seul au sommet d'une montagne, en pleine nuit, avec rien que les étoiles autour de toi. Sauf que t'es pas tout seul parce que tu sais que tu fais partie de tout ce qui est vivant, et que tout ce qui est vivant fait partie de toi. Alors là, p't-être que t'as une idée de ce que c'est que le Bon Dieu. C'est pas le Père Noël, Ollie, avec une réponse tout prête à chacune de tes questions...

Ollie : Ah bon ?

Jim : Non, c'est pas ça. Mais un truc aussi énorme et formidable que la nuit, et en même temps...

Ollie : Quoi ?

Jim : En même temps, c'est doux comme une femme. Tu me suis ?

Butch : J'te suis... un truc bandant quoi !

[*Butch et Joe s'esclaffent, Jim regarde le mur avec mépris.*]

Jim : Vous comprenez rien les mecs.

Ollie [*d'un air rêveur*] : Moi, si. Penser, c'est comme prier, sauf que quand tu pries, t'as l'impression qu'il y a quelqu'un au bout du fil.

Jim [*avec un sourire*] : C'est ça.

[*L'éclairage baisse sur la cellule de Jim et monte sur celle de Butch.*]

La Folle : Mais taisez-vous, bon sang. J'suis malade. Faut que j'dorme. [*Il marmonne.*]

[*Un projecteur éclaire la fenêtre qui donne sur la rivière.*]

Joe : D'où qu'elle vient cette lumière ?

Butch [*à la fenêtre*] : C'est un autre bateau plein de ces putains de danseurs. Y nous éclairent avec leur projo. Qu'est-ce que vous croyez ? Que c'est le zoo ici ou quoi ? Allez vous faire foutre, bande d'enculés, pédés...

Schultz [*Il cogne sur les barreaux avec son bâton*] : C'est l'heure de la fermer, là-d'dans !

Butch : Un de ces jours, y va la fermer pour de bon, cette enflure.

Joe [*il se tord sur son lit*] : Aïe...

Butch : T'as mal au bide ?

Joe : Ouais, c'est ces saloperies de boulettes. J'te jure, si y m'donnent pas autre chose que ces saloperies, j'vais arrêter d'bouffer.

Butch [*l'air pensif*] : Arrêter d'bouffer ? C'est pas con, ça...

Joe : Aïe... Nom de Dieu ! [*Il replie les genoux sur le ventre.*]

Butch : Dis Joe, tu connais les grèves de la faim ?

Joe : Ouais.

Butch : Des fois, ça marche. Y parlent de toi dans les journaux. Y font des enquêtes. Et tu bouffes mieux.

Joe : Aïe... Tu parles, on finira au Klondike, ouais.

Butch : Y a pas de place pour trois mille cinq cents gus dans le Klondike.

Joe : Mais à cause de notre réputation, le bloc C y passera en premier.

Butch : OK. Mais on peut être plus forts que le Klondike.

Joe : Des fois, tu ferais mieux d'te taire. T'as d'jà été au Klondike ?

Butch : Ouais, une fois.

Joe : À quoi qu'ça ressemble ?

Butch : À une banlieue de l'enfer.

Joe : C'est bien ce que je pensais.

Butch : Y a des radiateurs tout autour des murs, et pas de fenêtres.

Joe : Nom de Dieu !

Butch : T'entends la vapeur qui sort des radiateurs comme ça. [*Il imite le bruit.*] Jusqu'à ce qu'il y en ait tellement que tu vois plus rien. T'as l'impression de respirer du feu. Le sol, il est tellement brûlant que tu peux pas poser les pieds dessus, mais y'a aucun autre endroit pour les poser...

Joe : Comment tu t'en sors ?

Butch : Y a un trou pour respirer grand comme ça au pied du mur. Mais quand on est nombreux dans le Klondike, c'est la panique, tout le monde se bat pour être près du trou, et ceux qui sont pas costauds, ils y arrivent pas.

Joe : Y crèvent ?

Butch : Tu parles. À moins que le boss les sorte. Mais si t'es plus fort que le Klondike, t'es plus fort que tout c'qu'y peuvent te faire ici. Le Klondike, c'est comme qui dirait leur dernier atout.

La Folle [*il se redresse sur sa couchette, à moitié endormi.*] : Qu'est-ce que tu dis sur le Klondike, Butch ?

Joe : Rien, y parle dans son sommeil.

La Folle : Une nuit, j'ai rêvé du Klondike.

Joe : Ah ouais ?

La Folle : J'te l'dis. C'est la nuit où je me suis réveillé en hurlant. Tu t'souviens ?

Joe : Tu parles que j'm'en souviens... Aïe, Oh, bon sang... [*Il sort de sa couchette d'un bond et s'accroupit sur le sol en se tenant le ventre.*]

Noir

Épisode 5

Annonceur : « La fanfare ! »

On entend le deuxième thème de l'Ouverture « 1812 » de Tchaïkovsky, de plus en plus fort, puis la musique s'évanouit.

Un projecteur éclaire le bureau. Jim est en train d'écrire, confortablement installé sur une chaise près de la fenêtre, lorsque Eva entre.

Eva [*gaiement*] : Bonjour.

Jim : Salut.

Eva [*elle enlève son chapeau, etc.*] : Vous devez passer plus de temps ici que le boss.

Jim : Je me sens bien ici. Surtout quand je suis seul.

Eva : Ah... alors, je m'excuse de vous déranger.

Jim : Non, je ne parle pas pour vous. Vous, vous ne me dérangez pas [*La tension qu'il a manifestée dès qu'elle est entrée dément ses paroles.*]

Eva : Merci.

Jim [*il la regarde enlever la bousse de la machine à écrire*] : En fait, pour un taulard, c'est un privilège rare, convoité, que d'être à proximité d'une personne du sexe opposé.

Eva : C'est vrai ?

Jim : Oui. Vrai de vrai. Il faut que je me pince pour être sûr que vous n'êtes pas une de ces hallucinations, visuelles ou auditives, qu'on a parfois en prison.

Eva [*elle glisse une feuille de papier dans la machine*] : Mais il n'y avait pas une autre fille avant moi ici ?

Jim : Si, mais elle ne mettait pas notre crédulité à l'épreuve de la même façon.

Eva : C'est-à-dire...

Jim : C'était une sorte de grosse vache.

Eva : Ah...

Jim : C'était la cousine de la femme de Whalen. Quelqu'un de remarquable...

Eva [*le bruit de la machine couvre la dernière phrase*] : Vous parlez de qui, de lui ou d'elle ?

Jim : Des deux. [*Il rit.*] Maintenant vous voyez pourquoi on m'appelle le mouton. Je parle trop.

Eva : Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Jim [*du doigt, il désigne la pièce du fond.*] : Il l'a fait entrer là dès la première semaine.

Eva : Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?

Jim : Il va s'y reposer après ses tournées d'inspection. Elle y allait avec lui... Elle a dû se faire opérer et elle est morte, et Whalen a offert un vison à sa femme. Votre nouveau travail vous plaît toujours ?

Eva : Euh, je n'en suis plus si sûre...

Jim : Le *Supplément du dimanche* n'a pas tout dit sur cette prison...

Eva : Non. Je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière.

Jim : Ah bon ?

Eva : Je pensais à la mère de ce garçon.

Jim : Vous vous y ferez.

Eva : J'ai pas envie de m'y faire.

Jim : Vous n'avez qu'à démissionner !

Eva : Ben voyons ! Vous avez entendu parler du chômage ?

Jim : Eh oui, je suis arrivé juste avant la crise.

Eva : Vous avez de la chance.

Jim : Vous en êtes sûre ?

Eva : Il racontait dans le journal qu'un type a cassé une fenêtre rien que pour pouvoir aller en prison et manger à sa faim.

Jim : Je suis sûr qu'il s'en est mordu les doigts après coup. Surtout s'il a atterri ici.

Eva : Je sais pas, le menu type a l'air correct pourtant.

Jim : Tu parles, on balance ce truc à tous ceux qui visitent la prison pour cacher ce qui se passe vraiment.

Eva [*elle enlève la feuille qu'elle tapait*] : À savoir ?

Jim : Qu'on crève de faim.

Eva : Vous êtes fou !

Jim : Ben ouais, je suis fou à lier ! Mais ça m'empêche pas de voir les fayots, et les nouilles, et les boulettes, ou vice-versa, qu'on nous sert six ou sept fois par semaine. Vous vous demandez peut-être pourquoi on fait tant d'histoires autour de la bouffe. Je vais vous expliquer. Parce que la bouffe, c'est la seule chose qui nous reste ici. À part ça, rien, pas de femme, pas de marteau, pas de pelle, pas de papier pour écrire, pas de voiture, pas de golf, rien, y reste que la bouffe, c'est pour ça que c'est si important. Et quand y font exprès de servir tous les jours la même chose, que t'as envie de dégueuler rien qu'à le voir, et ben y jouent avec le feu ! [*Il allume une cigarette.*] Vous avez déjà vu un spectacle pyrotechnique ?

Eva : Je crois savoir ce que c'est.

Jim : Vous allez avoir une sacrée démonstration si vous restez dans les parages, la plus belle fête nationale que vous ayez jamais vue. Sauf que c'est en plein mois d'août que ça va péter. Vous voyez, j'écoute tout ce qui se passe ici, dans ce bureau et dans le bloc C, et bien voyez-vous, chère madame, vous vous trouvez quasiment sur le Vésuve ici. Peut-être que dans des centaines d'années, on verra des petits moutons blancs brouter tranquillement sur les flancs d'un volcan éteint mais dans la plaine, les guides y feront voir aux touristes les restes de ceux qui n'ont pas pu quitter Pompéi.

Eva : Dommage que vous ne serez plus là pour faire le guide, vous parlez tellement bien...

Jim : Allez-y, rigolez...

[*Une fanfare joue un air militaire dans la cour.*]

Eva [*tout sourire*] : Une fanfare !

Jim : Exact, ils répètent pour le banquet du Préfet.

Eva [*elle se lève*] : Comme c'est gai !

Jim : Ben voyons. Moi, quand je les entends, j'me dis que la fin du monde est pour demain matin six heures précises.

Eva [*elle s'adresse à lui en forçant sa gaieté*] : Et pourquoi pas ? C'est peut-être ce qui va se passer !... Je suis prête à tout avec les fanfares, moi !

Jim : Même à ça ? [*Il la serre contre lui, avec force, d'un geste impulsif.*]

Eva [*elle se dégage*] : Oui, même à ça ! [*Elle rit.*]... Mais pas dans le bureau de Whalen ! [*Elle retourne vivement à sa machine. Jim, immobile, regarde son dos. Il lève lentement les bras, les poings serrés et tendus tremblent d'une intensité incroyable. Puis il laisse lentement ses bras retomber. Eva sifflotte gaiement l'air que joue la fanfare.*]

Noir

Épisode 6

Annonceur : « Le champion olympique! »

Un projecteur éclaire la cellule. Les hommes rentrent du réfectoire après le dîner.

Joe : T'as mangé, toi ?

Butch : Bouffer ce truc là, non ! Rien qu'à le regarder, j'avais envie de vomir.

Joe : Des nouilles quatre fois par semaine !

Butch : C'est rien, moi, j'bossais dans une fabrique de nouilles avant.

La Folle : C'est pas vrai ?

Butch : Si, une fois, j'me souviens, les machines se sont détraquées, on pouvait plus les arrêter, y'avait des nouilles dans tous les coins, ça dégoulinait de partout, sur le sol, sur les murs, au plafond, des nouilles, des nouilles, on pouvait plus ouvrir les fenêtres ni les portes, on étouffait sous les nouilles.

La Folle : Pitié !

Butch : Alors j'ai dit au contremaître, « Nom de Dieu, comment qu'on va faire pour sortir d'ici, avec toutes ces nouilles qui dégoulinent partout ? » Et le patron il a dit « les gars, y'a qu'un seul moyen de sortir d'ici ! » « Lequel ? » « Tiens », qui m'a dit, et il m'a tendu un couteau et une fourchette « va falloir que tu les BOUFFES pour sortir ! »

La Folle : Pour l'amour du ciel !

[Des portes métalliques claquent.]

Une voix : Salut le nouveau ! *[On entend d'autres paroles de bienvenue.]*

Butch : Ils amènent un nouveau.

[Schultz, accompagné de Speedy, s'arrête devant la cellule.]

Schultz : Voilà ton p'tit chez toi, mon gars.

Speedy : C'est ça ?

Schultz : Et ouais, c'est ça. *[Il le fait entrer d'une bourrade et claque la porte sur lui.]*

Speedy : Pourquoi qu'il m'a poussé comme ça ! De toute façon, j'allais entrer...

Joe : Bien sûr que t'allais entrer, il a juste voulu t'aider.

Speedy : J'aime pas qu'on m'bouscule.

Joe : J'serais toi, j'irais me plaindre au Gouverneur.

Speedy *[il regarde autour de lui, en prenant son temps]* : J'ai déposé un recours chez le Gouverneur.

Joe : T'as fait ça ?

Speedy : Oui, j'ai pas eu un procès équitable. C'est à cause de faux témoignages que j'suis ici. C'est mon avocat qui m'l'a dit.

Joe : C'est ton avocat qui t'l'a dit.

Speedy : Oui, il a dit... Hé, dites, on va pas rester serrés comme ça là-d'dans ? La vache, c'est drôlement petit ici !

Joe : Qu'est-ce qu'il a dit ton avocat ?

Speedy : Il a dit que... C'est quoi ce truc ? Un cafard ! Ah ben mince, j'ai pas envie d'être enfermé moi !

Joe : Qu'est-ce qu'il a dit ton avocat ?

Speedy : Y m'a dit de pas broncher, qu'y m'ferait sortir en deux semaines, un mois au maximum.

Joe : Un mois au maximum ! T'en penses quoi, Butch ?

Butch : J'pense que ça ressemble beaucoup à ce qu'on enlève avec des pelles sur le sol des écuries !
[*Il se lève.*]...Hé, le nouveau, c'est là que tu crèches maintenant. Grimpe là-dessus et écoute bien ce que je vais te dire... Allez, bouge !

Speedy : Arrêtez de me pousser !

Butch : Qu'est-ce que t'as ?

Speedy : Je vous ai dit que j'aimais pas qu'on m'pousse.

Butch [*il brandit le poing*] : Quand j'dis quelque chose on m'obéit ! Grimpe là-dessus et écoute bien ce que je vais te dire.

Speedy : J'ai aucune raison de vous obéir, vous êtes pas le chef ici.

Butch : Tu crois ça ?

Speedy : Absolument !

Butch : Écoute, p'tite tête. En Espagne, c'est Mussolini.

Joe : Tu veux dire en Italie c'est Mussolini.

Butch : J'veux dire partout où y'a des métèques ! Et chez les frisés, c'est ce singe avec sa petite moustache ! Mais ici, c'est Butch O'Fallon ! Et Butch O'Fallon, c'est moi ! Alors maintenant qu'on a fait les présentations, je te redemande poliment de bouger ton cul de mon lit et de te foutre sur le tien ! [*Butch attrape Speedy par le col de sa chemise et le fond de son pantalon et le propulse sur la couchette du haut.*] C'est quoi ton nom ?

Speedy : Jeremy Fisher.

Butch : C'est la première fois que t'es en taule ?

Speedy : Ouais, et alors ?

Butch : Motif ?

Speedy : Je suis accusé d'avoir volé de l'argent.

Butch : Où ça ?

Speedy : Dans la caisse d'un supermarché. J'étais caissier, mais c'est pas moi, c'est un coup monté par d'autres employés.

Butch : J'te crois. Rien qu'à te regarder, on voit bien que t'es pas le genre à piquer dans la caisse. T'en as pris pour combien ?

Speedy : Mais rien, j'ai rien pris. Ils m'ont même pris mes cigarettes.

Butch : Je te parle de la prison, quelle durée ?

Speedy : Le juge Eggleston m'en a donné pour cinq ans. Mais mon avocat m'a dit que...

Butch : Tu les feras, tes cinq ans.

Speedy : Ici ? Mais je vais devenir fou à rester enfermé cinq ans là-d'dans !

Butch : Arrête tes conneries !

Speedy : Je... je me sens mal. On respire mal ici.

Butch : Tu trouves ?

Speedy : Y'a comme une odeur, ça me soulève le cœur.

Butch : Tiens, prends le pot.

Speedy : Ah non !

Butch : On l'a pas encore vidé. C'est ton boulot, c'est toujours le nouveau qui vide le pot.

Speedy : Non... [*Il s'effondre sur son lit.*]... Cinq ans ? Mais je vais pas supporter de rester cinq ans enfermé. J'ai besoin d'espace, moi, y faut que je bouge, c'est pour ça que j'aimais pas travailler dans un supermarché. Toute la journée derrière la caisse, je me sentais prisonnier. Au lycée, je faisais de la course à pied.

Butch : Tiens, de la course ?

La Folle : C'est bien ce que je pensais, il a un physique d'athlète.

Speedy : Oui. Pendant deux ans, j'ai été champion régional du deux cents mètres.

Butch : Voyez-vous ça.

Speedy : J'aime tout ce qui bouge, tout ce qui reste pas à la même place. C'est pas un truc ordinaire chez moi, c'est une vraie obsession. J'aime avaler les kilomètres. Je vois une ligne droite, y faut que j'arrive au bout avant les autres. La course, je suis fait pour ça. Vous avez vu mes jambes ?

Joe : Du béton !

Speedy : C'est à force de m'entraîner. Si tout ça était pas arrivé, en ce moment, je m'entraînerais pour les Jeux Olympiques. Et si mon avocat peut me faire sortir avant le 15, j'ai encore une chance aux éliminatoires de New York. [*Il fait jouer ses muscles.*]... Mais regardez-moi ça, c'est déjà tout mou, si seulement je pouvais obtenir la permission de courir dans la cour, par exemple avant le petit déj ou le dîner, et ben même ici, j'arriverais à rester au niveau. Comme ça, même si je devais moisir ici un an, je resterais en condition !

Joe : Y va finir comme Jack le Marin.

Butch : Arrête tes conneries ! P'tite tête, je suis pas du genre sentimental, mais tu me fais de la peine.

Speedy : Pourquoi ? Vous croyez qu'ils ne me laisseront pas courir ?

Butch : Que dalle.

Speedy : Et pourquoi ?

Butch : Parce que t'es en taule.

Speedy : Mais même en taule on reste un être humain. Y doivent nous traiter comme des êtres humains.

Butch : En taule, t'es plus un être humain. En taule, t'en en taule. [*Il n'y a plus que Butch qui est éclairé.*] T'es enfermé là-d'dans et le monde t'oublie. Aux yeux du monde, t'existes plus. Ce qui t'arrive là-d'dans, ceux qui sont dehors y en savent rien et y s'en fichent. C'est l'État qui s'occupe de toi. L'État ? Putain ! L'État te confie à des mecs qu'on appelle directeurs ou gardiens. C'est qui ça ? Des mecs qui aiment dominer les autres. Ils auraient pu être routiers ou balayeurs ou clowns

dans un cirque. Mais ils ont pas voulu. Pourquoi ? Parce qu'ils ont qu'la baston dans le sang. Ça leur plaît de casser la gueule à d'autres types, de les réduire en miettes. Alors, y deviennent gardiens. Comme qui dirait « anges gardiens », c'qui est pas étonnant vu qu'la seule différence qui y'a entre un maton et un ange gardien, c'est que le premier y s'prend pour l'Bon Dieu tandis que l'autre y bosse pour lui. En fait c'est ça d'après moi un gardien, un salaud qui s'prend pour l'Bon Dieu ! Tu ferais mieux de te rentrer ça dans le crâne. Parce que tu vois, p'tite tête, t'es pas à l'école ici, t'es pas au supermarché, t'es pas aux Jeux Olympiques. Leçon numéro un. Leçon numéro deux, évite les mouchards. Hé, l'mouton ? Il est pas encore rentré mais on a un petit mouton à côté, régulièrement, y va voir le boss et y lui raconte ses petites histoires. Alors, garde tes distances. Joe, file lui une cigarette.

Joe : Tiens, champion.

Butch : Discret, hein ! Ça va ton ventre ?

Speedy : Un peu mieux.

Butch : T'as faim ?

Speedy : Non.

Butch : Tant mieux, parce qu'y s'pourrait bien qu'on arrête de manger.

La Folle : Qu'on arrête de manger ?

Butch : Ouais, j'ai réfléchi à ce qu'on disait hier soir, Joe, et je crois bien que je suis décidé.

Joe : Moi j'hésite encore.

Butch : C'est tout réfléchi, Joe. Quand j'dis qu'on faire faire la grève de la faim, on fait la grève de la faim.

La Folle : La grève de la faim !

Speedy : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Butch : Arrêtez vos conneries. Y'a l'Mouton qui rentre au bercail.

[On entend des bêlements moqueurs dans le couloir.]

Aide-moi à retirer ces godasses, La Folle, c'est bon, tiens, pose ma chemise là. Joe...

Joe : Tu déconnes ou quoi ?

Butch : Étale mon froc bien comme y faut sur la chaise... Bonsoir madame la lune. *[Il se met dans un rayon de lune qui passe à travers les barreaux de la fenêtre.]*

Joe : Tu vas finir comme Jack le Marin à dire bonjour à la lune !

Butch : Elle est toute blonde ce soir. Tu sais, Joe, le Bon Dieu et moi on a un truc en commun.

Joe : Ah ouais, et c'est quoi ?

Butch : On préfère les blondes !

Noir

Épisode 7

Annonceur : « Butch fait un rêve. »

On entend la chanson « Roses de Picardie » de plus en plus faiblement.

Goldie : Salut Butch.

Butch [*il se redresse sur sa couchette*] : Goldie !

Goldie : Oui, c'est moi.

Butch : Comment qu't'es entrée ?

Goldie : Les murs les plus épais ne peuvent pas nous séparer, Butch.

Butch : C'est pas vrai ! T'es passée à travers ? Des murs comme ça ?

Goldie : Exactement, mon cœur !

Butch : C'est merveilleux, merveilleux !

Goldie : C'est certain. J'ai jamais été une fille comme les autres. J'ai toujours eu quelque chose de différent. Tu l'a vu. Toujours légère, toujours à rire. Une fille qui pouvait danser comme je le faisais, toute la nuit, jusqu'à ce que ça soit l'heure de ranger les violons et de fermer les pianos, jamais fatiguée, qui en redemandait toujours, c'est pas courant. Tu le sais Butch. Ça se trouve pas à tous les coins de rue.

Butch : Oui, je le sais, Goldie. T'as toujours eu une place spéciale dans mon cœur, ma mignonne. Tu sais, chérie, j'cherchais des mots pour t'dire c'que j'ressentais, toutes ces nuits où ta bouche s'ouvrait contre la mienne, où tu me donnais ton amour...

La chambre 23 ! C'était la tienne. Sixième étage, en haut de cet escalier étroit, un vieux tapis rouge fixé par des pointes de cuivre, une ampoule au bout du couloir. L'escalier de secours. On y passait nos nuits, l'été, à boire de la bière glacée... on riait, on riait, puis on allait s'coucher.

La lumière du jour entrait lentement, doucement entre les lattes blanches du store. Parfois, un souffle de vent agitait les rideaux. On entendait passer les wagons-citernes pleins de lait, et plus loin, sur le fleuve, les cornes de brume. Je ne dormais jamais, je te regardais dormir. Dans ces moments-là, tu avais le visage d'une petite fille, une petite fille qu'aucun homme n'aurait encore touchée. Je ne t'ai jamais parlé de ces moments où je te regardais dormir et ce que j'éprouvais pour toi. C'est pas mon genre, les discours. Mais j'ai l'impression que tu savais.

Goldie : Bien sûr que je savais ; je savais que tu m'aimais, Butch.

Butch : Je me demande si tu as toujours le même visage quand tu dors.

Goldie : J'ai pas changé. Tu devrais le savoir, Butch.

Butch : Tu sors pas avec d'autres types, hein ?

Goldie : Non, tu le sais bien, je te suis restée fidèle, Butch.

Butch : Mais comment tu te débrouilles, Goldie, comment ça se passe pour toi ?

Goldie : Aussi bien que possible quand on est une fille. La journée, je travaille toujours au Pressing de l'Empire et la nuit au Paradis, Butch.

Butch : Je ne voulais plus que tu travailles au Paradis, Goldie.

Goldie : Pourquoi ?

Butch : Ça m'plâit pas que tu dances avec d'autres.

Goldie : Mais ils comptent pas, ils sont rien de plus que des tickets pour moi, Butch. Je garde les reçus et je les échange contre quelques dollars, ça va pas plus loin que ça.

Butch : Mais quand ils te serrent dans leurs bras, parfois, lorsqu'ils éteignent la lumière pendant les valse, jamais tu fermes les yeux et tu leur souffles doucement dans le cou comme tu le faisais avec moi Goldie ?

Goldie : Jamais.

Butch : Tu me mentirais pas, Goldie ?

Goldie : Bien sûr que non. Y'a des filles qui disent qu'un homme en vaut un autre, qu'y sont tous pareils, mais pas moi. Quand je me donne, c'est pour de bon, et le temps n'y fait rien, je change pas.

Butch : T'es toujours la même, Goldie ?

Goldie : Toujours la même fille. J'use peut-être mes chaussures de danse jusqu'à la corde, mais je ne t'oublie pas, mon amour. Et je rentre toute seule chez moi, dormir toute seule dans mon grand lit. Y'a une moitié du lit qui reste vide, Butch, et qui t'attend.

Butch : Qui m'attend !

Goldie : Oui ! Qui t'attend ! *[Elle commence à disparaître dans l'obscurité.]*

Butch *[il cherche à la toucher]* : Goldie !

Goldie : Adieu, Butch, adieu...

Butch *[frénétique]* : Goldie ! Goldie ! *[Elle a complètement disparu.]*

Joe *[il se redresse sur sa couchette]* : Qu'est-ce qu'y a, Butch ?

La Folle : Y recommence à parler en dormant.

Butch *[lentement et avec une force terrible]* : Nom de Dieu de merde !

Noir

Épisode 8

Annonceur : « Un canard en caoutchouc pour le bébé ! »

Un projecteur éclaire le bureau du directeur. Il est à son bureau, il gonfle un canard en caoutchouc.

Le Directeur [*à Eva qui dépose des papiers sur son bureau*] : Vous avez vu ?

Eva : Oui.

Le Directeur : C'est un canard en caoutchouc pour mon bébé.

Eva : Je ne savais pas que vous en aviez un.

Le Directeur : Y'a intérêt ! Le plus mignon bébé qu'on ait jamais vu !

Eva : Un garçon ou une fille ?

Le Directeur : Une fille ! J'aurais pas voulu autre chose. Comme elle va être contente quand elle va voir ça ! [*Eva quitte la pièce.*] Attendez, Eva ! J'téléphone, vous allez l'entendre. [*Il compose le numéro.*] Allo, maman ? Tout va bien ? Passe-moi bébé, tu veux ? [*À Eva*] : Écoutez-moi ça ! Allo mon lapin, c'est papounet, l'a été sage mon 'tit bébé aujourd'hui ? Vouï, vouï, vouï ? C'est bien ça. Papounet l'a un petit cadeau pour sa pitite fille ! Non, c'est pas du suc' d'orge. Tu le verras quand papounet y rentrera tout à l'heure à la maison ! Au revoir mon bébé, bisou bisou... [*Il raccroche en pouffant.*] Mignonne comme un cœur, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à Shirley Temple, vous trouvez pas [*Il montre une photo à Eva.*]

Eva : Oui, il y a une certaine ressemblance.

[*Jim entre.*]

Le Directeur [*chaleureusement*] : Salut mon garçon ! Quoi de neuf ?

Jim : Rien de neuf. Comme d'habitude, les hommes se plaignent de la nourriture, sauf que ça monte d'un cran à chaque fois, patron.

Le Directeur : Qu'est-ce qu'ils veulent ? Du caviar, des choux à la crème, des charlottes au chocolat ? Ils veulent qu'on leur imprime le menu pour qu'ils puissent choisir, comme au restaurant ? Rangez-moi donc ces rapports médicaux dans l'armoire, Eva.

Jim : Si vous jetez un coup d'œil à ces rapports, vous verrez qu'il y eu sept cas d'empoisonnement alimentaire suite au repas de mercredi dernier. Pour les manger ces boulettes, fallait avoir le cœur bien accroché, et pas beaucoup d'odorat.

Le Directeur : Qu'est-ce que t'insinues ? Qu'elles étaient pas bonnes ?

Jim : J'insinue qu'elles étaient destinées aux charognards du zoo, ils ont dû se tromper au marché et les envoyer ici par erreur.

Le Directeur : Fais bien attention Jim, t'as vu comment tu me parles ? Tu veux frimer devant mademoiselle Crane, c'est ça ?

Jim : Non monsieur. Si je vous parlais pas franchement, à quoi est-ce que je servais ?

Le Directeur [*lentement, il scrute le visage de Jim*] : D'accord. Ça va, t'es un bon gars, Jim.

Jim : Merci.

Le Directeur [*il s'appuie sur le dossier de sa chaise*] : J't'aime bien, Jim. Et pourquoi donc ? Parce que t'as le visage comme taillé dans le roc. Mets-toi de profil, Jim. Eva ?

Eva [*elle range des documents dans l'armoire*] : Oui monsieur ?

Le Directeur : Vous avez déjà vu un profil plus régulier ? On dirait qu'il est sculpté dans du marbre. Regardez-moi cette mâchoire, ce nez, cette bouche... Quand Jim est arrivé ici, j'ai essayé de briser tout ça. J'y suis pas arrivé. C'est resté intact, un visage de pierre. J'ai pas réussi à le faire changer, même après cinquante coups de tuyau en caoutchouc, chaque matin pendant deux semaines. Tu te souviens, Jim ?

Jim [*avec un raidissement imperceptible du visage*] : Oui monsieur.

Le Directeur : Quand j'ai vu que j'arriverai pas à le briser, je me suis dit « Bert mon gars, voilà quelqu'un qui pourrait t'être utile ». J'en ai fait un bon mouchard, Jim le Mouton, c'est comme ça que les autres détenus l'appellent, pas vrai Jim ?

Jim : Oui monsieur.

Le Directeur : Il me tient au courant de tout ce qui se passe, pas en douce, comme les autres mouchards, mais franchement, comme il le pense. C'est ça qui fait sa valeur. Mais les gars l'aiment pas. Ils te détestent, hein Jim ?

Jim : Oui monsieur [*Sa voix n'est guère plus forte qu'un soupir.*]

Le Directeur : Jim est de mon côté. J'ai pas pu le briser, alors je l'utilise. Enlève ta chemise, Jim, montre ton dos à Eva.

Jim : Oui monsieur. [*Il obéit avec une précision étrange, comme une machine. Son dos est zébré en diagonale, des épaules vers la taille, de longues cicatrices que dix années n'ont pu effacer.*]

Le Directeur : Vous avez vu ces cicatrices, Eva ? Ça fait dix ans qu'il les a. C'était pas beau à voir, la chair à vif, la peau qui lui pendait sur le dos comme des bouts de tissu rouge. On voyait sa bidoche toute spongieuse, défoncée, le sang qui jaillissait à chaque coup de tuyau comme d'une tomate bien mûre. « T'en veux encore, Jim ? Ou t'es d'accord pour retourner à la presse ? » « Non, qui disait, pas tant qu'elle sera pas réparée ! » Il m'a défié comme ça pendant quatorze jours. J'me suis dit, soit il faut que je le tue, soit il faut que j'admette qu'il m'a battu. J'lui ai dit : « Jim, t'as gagné, tu r'tourneras pas à la presse, tu resteras dans ce bureau à travailler pour moi parce que j'aime les gars qui sont taillés comme toi ». Un visage de pierre, hein Jim ?

Jim : Oui monsieur. [*Les papiers ont glissé des mains d'Eva, elle pousse un faible soupir et s'agrippe au rebord du bureau.*]

Le Directeur : Bon sang de bonsoir, qu'est-ce qu'elle a ?

Jim : Je crois qu'elle va s'évanouir. [*Il rattrape Eva dans ses bras.*]

Le Directeur : Lâche cette fille. Enfile ta chemise et fiche le camp. Dis aux gars du bloc C que j'en ai marre qui se plaignent de la bouffe... Hé bien, ma petite demoiselle ?

Eva : Ça va maintenant.

Le Directeur : C'est bon, je m'en occupe. Remets ta chemise, Jim. Tu iras parler à Butch O'Fallon ce soir, dis-lui que j'en ai marre des récriminations dans le bloc C. S'il veut la bagarre, y l'aura. Allez, dégage.

Jim : Oui monsieur. [*Il sort lentement.*]

Le Directeur [*à Eva, prostrée sur sa chaise*] : Alors ma petite demoiselle ?

Eva : Ça va mieux maintenant.

Le Directeur : Je m'excuse. J'avais pas l'intention d'aller si loin. Jim est un bon gars, mais ça lui fait pas de mal de temps en temps qu'on lui rappelle son vieil ami, le docteur Jones.

[*Eva se détourne.*]

Vous me trouvez brutal, hein ? Mettez-vous à ma place. Y'a trois mille cinq cents gars ici, des hommes qui tueraient leur mère pour une bière. Faut une main de fer. Oui ma bonne dame ! [*Il reprend le canard en caoutchouc et recommence à le gonfler.*] C'est mignon hein ? Elle va être contente !

Noir

Épisode 9

Annonceur : « Explosion ! »

Un projecteur éclaire la cellule. Par rapport aux autres scènes, on doit sentir que la tension monte. Butch fait les cent pas. Les autres sont sur leur lit, l'air sombre. La Folle lit un vieux magazine de cinéma, Speedy fait jouer ses muscles d'un air inquiet.

Joe [*il arrive du couloir et enlève sa veste*] : Sors tes pompes.

Butch : Pourquoi ?

Joe : Parce que t'aura peut-être plus envie de bouffer de la semelle que les fayots qu'il y a au dîner.

Butch : Y'a des fayots ?

Speedy [*une lettre à la main*] : Elle vient de mon avocat.

La Folle : Qu'est-ce qu'y dit, chéri ?

Speedy : Y m'dit de me tenir à carreau.

La Folle : Quelle horreur, j'ai les ongles dans un état !

Speedy : Me tenir à carreau ! Qu'est-ce qu'y croit que je fais depuis que je suis là ! À carreau, à carreau, y sait-y pas qu'y faut que j'bouge ?

Butch : Du calme, champion. ...Comment tu sais qu'y a des fayots ?

Joe : C'est le gars qui bosse en cuisine.

Speedy : Je me méfie de mon avocat. C'coup-ci, y m'dit six mois.

La Folle : J'fais confiance à personne, chéri. Pas plus que j'irais donner un coup d'pied contre la tombe de Washington avec un orteil pété ! [*Ça le fait rire.*]

Butch : Y doit être au courant.

Speedy : Qui, mon avocat ?

Butch : Ton avocat ! Non, le mec en cuisine.

Joe : P'têt ben que le Mouton a oublié de passer le message.

Butch : Tu sais bien qu'il oublie jamais quand y faut cafter quelque chose.

Joe : Alors peut-être que le boss n'en a rien à cirer de ce qu'on pense de ses fayots.

Butch : Y veut voir notre jeu.

Joe : Mais c'est lui qui a l'atout avec le Klondike.

Butch : Nous aussi on en a un.

Joe : Ta grève de la faim ?

Butch : Tu l'as dit mon pote.

Joe : On peut pas être deux à avoir l'as de pique.

Butch : J'ai déjà été dans c'cas-là.

Joe : T'as fait comment ?

Butch [*il sort son rasoir*] : Celui-là, y m'a aidé.

Joe : T'as intérêt à l'ranger.

Butch : Tout le monde sait que j'ai la barbe dure. *[Il rit et range le rasoir dans sa ceinture.]* « Toujours je cherche fortune, et toujours elle se cache... »

[On entend des bêlements dans le couloir.]

Le v'là, c'est l'Mouton. *[Il bêle.]* Salut, l'Mouton. Ça se passe bien tes virées en solitaire ? Tu sais, quand t'es sur la montagne, avec rien d'autre que les étoiles ? *[Il rit, et Joe également.]*

Ollie *[de la cellule voisine]* : Fais pas attention, Jim.

Jim : Passons, j'ai un truc à te raconter.

Butch : Ouais, raconte nous l'histoire de Boucle d'Or et les trois ours.

Joe : Moi je préférerais La Princesse au petit pois.

Jim : Sors une seconde.

Butch : Tu veux te battre ?

Jim : Non, je veux te parler.

Butch : Tu fais que ça, parler, c'est ça ton problème. Si t'as quelque chose à dire, t'as qu'à venir ici.

Jim : J'ai pas oublié ce qui s'est passé la dernière fois que je me suis retrouvé en cage avec toi, Butch.

Butch : Content de t'avoir fait bonne impression.

Jim : Alors, tu sors ?

Butch : Non. Et toi, tu t'ramènes ?

Jim : Ouais. J'vais l'faire. Dès qu'ils auront éteint.

La Folle : Tu devrais pas, chéri. Butch a la barbe dure.

Jim : Ouais, je sais avec quoi y s'rase.

Butch : Pourquoi tu le caftes pas alors ?

Jim : J'ai jamais balancé quelqu'un, Butch.

[On entend un coup de sifflet, les lumières s'éteignent.]

C'est bon, j'arrive. *[Il ouvre la cellule et entre.]*

La Folle : Mollo, hein, Butch...

Joe : Mais fais gaffe à toi quand même, y'a pas de quoi aller rendre visite au p'tit Jésus.

Butch : Hé bé, l'Mouton, tu viens de faire un bond dans mon estime. J'pensais pas qu't'aurais le cran de venir ici.

Jim : C'est ce que je disais à Ollie hier soir, on a tous des murs autour de nous, Butch, qui nous empêchent de voir, c'est pour ça qu'on se trompe tant sur les autres. Tu veux une clope ?

Butch : Non, dis c'que t'as à dire et casse-toi, j'voudrais pas perdre les pédales.

Jim : Je sais ce que tu as en tête.

Butch : Quoi donc ?

Jim : Une grève de la faim.

Butch : Et alors ?

Jim : J'te conseille pas Butch.

Butch : C'est Whalen qui t'as dit de me dire ça ?

Jim : Non, je la joue franco avec toi, Butch.

Butch : Ouais, franco de port.

Jim : Je reconnais que je lui rends service, mais j'ai pas oublié les deux semaines qu'on a passées au trou ensemble et ses visites chaque matin pour voir comment on allait. Y s'occupait encore plus de ma santé que de la tienne, Butch. Des trucs comme ça, ça crée des liens, et jamais...

Butch : Accouche !

Jim : OK. Je passe en commission pour une conditionnelle le mois prochain.

Butch [*il se redresse*] : C'est vrai ?

Jim : J'ai une petite chance de l'obtenir. Et si c'est le cas, tu peux me croire, je vais les utiliser, mes talents d'orateur. Je vais parler si fort et si haut que ces murs vont s'écrouler. J'ai appris plein de choses dans son bureau. J'ai vu les pots-de-vin, les pressions sur le personnel, les tortures de prisonniers. Je sais tout sur le trou, la cure thermale, le pardessus, le Klondike. Je sais des trucs sur la nourriture, la saleté plutôt, qu'on nous fait bouffer. Attends encore un mois. Pas plus. Quand j'en en aurai fini, Whalen se retrouvera à sa vraie place, à l'asile, avec Jack le Marin. Et j'te promets qu'il y aura du changement ici. Regarde, c'est un article qui parle du Pénitencier Industriel de Chillicothe, ça sera comme ça, ici après.

Butch [*il jette le journal*] : Je m'en fous de ton article. Allison, tu fais chier.

Joe : Mollo, Butch. [*À Jim*] Donc tu veux pas qu'on fasse la grève de la faim ?

Jim : Non, ça servira à rien. Le boss vous foutra tous au Klondike. Dans votre intérêt, soyez avec moi. On peut réussir, mais à condition d'avancer dans la même direction. Allez, tope là, Butch.

Butch : Va te faire foutre !

Jim : On peut pas s'entendre, hein ? Vous dites quoi, vous ? Joe ? Speedy ?

Butch : Ils disent la même chose que moi ! Maintenant dégage avant que je m'énerve pour de bon.

Jim : OK. [*Il sort.*]

Joe : Il jouait peut-être vraiment franco.

Butch : Y jouera franco quand y sera six pieds sous terre. [*Il donne une tape sur les fesses de Speedy.*]

Debout, c'est l'heure de la soupe !

Speedy [*le visage enfoui dans l'oreiller*] : Laissez-moi tranquille. Je suis malade. J'ai pas faim.

Butch : T'as pas le choix, tu viens. Il faut que tu nous aides à faire du boucan si le gars en cuisine s'est pas trompé.

Joe : Du boucan ?

Butch : Un sacré boucan, ouais !

[*Une cloche sonne dans le couloir.*]

Butch : Allez, tout l'monde ! [*Il pousse La Folle hors de la cellule et force Speedy à se lever.*] C'est les cloches de l'enfer qui sonnent ! Magnez-vous les gars, la glace va fondre ! Steak-frites pour tout le monde ce soir ! Venez vous servir !

[*On entend un coup de sifflet, les lumières s'éteignent. On entend quelques mesures de l'Ouverture « 1812 » puis silence.*]

Noir

Épisode 10

Annonceur : « L'enfer, intermède expressionniste. »

La scène suivante se déroule dans le noir. On entend des bruits de pas pendant un moment puis un coup de sifflet.

Une voix : À VOS PLACES ! [*Le bruit de pas reprend.*] Assis !

[*On entend des bruits de chaises ou de bancs lorsque les hommes s'assoient.*]

Une voix : Mangez !

[*Des murmures se font entendre.*]

Une voix : Commencez à manger, j'veus ai dit. Vous m'avez entendu ? Mangez !

[*Très doucement, dans un murmure, des voix passent un message de tables en tables, le ton monte.*]

Des voix : Arrêtez d'bouffer - arrêtez d'bouffer - arrêtez d'bouffer - arrêtez d'bouffer - mangez pas cette saloperie - balancez-leur à la gueule - arrêtez d'bouffer - arrêtez d'bouffer - mangez pas cette merde - on est des êtres humains - arrêtez d'bouffer - ARRÊTEZ DE BOUFFER -

[*Les voix deviennent de plus en plus fortes, hystériques, comme des rugissements d'animaux, accompagnées par un tintamarre de gobelets en fer. Les projecteurs éclairent Butch et les autres, assis sur des bancs devant une table. Tous ont à la main un gobelet et une assiette en fer avec lesquelles ils marquent le rythme sur le refrain de la mélodie que chante Ollie, à l'avant de la scène, en pleine lumière.*]

Ollie : Le Diable est là, avec sa cloche en fer,

Vingt-cinq taulards en route pour l'enfer !

Refrain : Encore plus chaud, encore plus chaud,

Ce sera l'enfer quand y fera plus chaud.

Encore plus chaud, encore plus chaud,

Ce sera l'enfer quand y fera plus chaud.

Ollie : Dans l'Missouri, là où que j'suis né

Je travaillais dans les champs de blé,

Même si f'sait chaud toute la journée

J'passais la nuit à boire d'la bière glacée

Refrain : Encore plus chaud, encore plus chaud,

Ce sera l'enfer quand y fera plus chaud.

Encore plus chaud, encore plus chaud,

Ce sera l'enfer quand y fera plus chaud.

Ollie : Pour les taulards, te fais pas d'bile,

Le Directeur les passera tous au grill

Refrain : Encore plus chaud, encore plus chaud,

Ce sera l'enfer quand y fera plus chaud.

Ollie : Le Diable est là, avec sa cloche en fer,

Vingt-cinq taulards en route pour l'enfer !

Refrain : Encore plus chaud, encore plus chaud,
Ce sera l'enfer quand y fera plus chaud.
Encore plus chaud, encore plus chaud,
Ce sera l'enfer quand y fera plus chaud.

[*La lumière s'éteint. Des cloches sonnent bruyamment, coup de sifflet, puis silence absolu. La lumière monte progressivement sur Schultz et sur les gardiens qui pénètrent dans le couloir. Les prisonniers ont réintégré leur cellule.*]

Schultz : Mes gaillards, vous allez voir ce que ça coûte de faire du raffut au réfectoire ! Dehors, un par cellule !

Joe [*à Butch*] : Tu nous as mis dans de beaux draps...

La Folle : Seigneur Dieu !

Schultz : Ollie ! Shapiro ! Dehors, vous faites partie des élus ! Mex !

Shapiro : Mais pourquoi ? Quel raffut, j'ai pas fait de raffut !

Mex : [*Il proteste en espagnol.*]

Ollie : Qu'est-ce que vous m'voulez, M'sieur Schultz ?

Schultz [*devant la cellule de Butch*] : Recule, Butch. [*Il le repousse avec le canon d'une arme.*] Qui y'a là-d'dans ? Joe ? La Folle ?

Butch : C'est moi qu'ai commencé le raffut.

Schultz : Je sais que c'est toi qu'as commencé. Mais on te réserve pour plus tard, Butch, ce serait du gâchis de t'envoyer au trou.

La Folle : Moi j'ai pas fait de bruit, monsieur Schultz, je suis resté parfaitement silencieux tout le temps.

Schultz : Qui y a sur ce lit ? Ah, c'est le nouveau qui fait son timide ! Sors de là.

La Folle : Il a pas fait de bruit, monsieur Schultz.

Schultz : Sors de là je te dis !

Speedy [*il tremble*] : J'ai pas fait de bruit, j'étais malade, je voulais pas manger, je suis malade depuis que je suis arrivé ici.

Schultz : Je l'sais, j't'ai entendu couiner ! Mets-toi en rang.

Speedy : Je veux voir le Directeur. Ça me rend malade d'être enfermé sans faire d'exercice.

Schultz : On va t'en donner de l'exercice ! [*Il donne un coup de sifflet.*]

Speedy [*l'air égaré*] : J'veux pas aller au trou, non, non !

Schultz [*il le pousse en avant brutalement avec son bâton*] : Bougez-vous ! Krause ! Alberts ! Bon, on est au complet ! Deux semaines de trou, pain sec et eau, et peut-être le sauna pour terminer. Magne-toi, Mex !

Mex : [*Il jure en espagnol*]

Shapiro : Du raffut ? J'en ai pas fait, moi, ça non !

Schultz : 1, 2, 1, 2... [*On entend les pieds qui traînent, la lumière baisse.*]

Joe : Nom de Dieu !

La Folle : Speedy va pas s'en sortir ! Ils vont le tuer là-bas !

[*On entend des coups de sifflet, des bruits lointains de métal.*]

Butch [*il sifflotte quelques mesures puis chante les paroles*] :

Je les vois voler si haut, qu'elles en touchent presque le ciel

Et comme mes rêves les plus beaux, un jour elles manquent à l'appel !

Toujours je cherche fortune, et toujours elle se cache !

[*La lumière baisse*]

Mex : [*Il proteste en espagnol.*]

Schultz : Rangez-vous ! En avant, marche, 1, 2, 1, 2... [*La voix s'éloigne, les prisonniers avancent dans le couloir, tête baissée, épaules affaissées, en traînant les pieds.*]

Noir

Épisode 11

Annonceur : « Grève de la faim ! »

Un projecteur éclaire le bureau. Eva entre.

Le Directeur : Vous avez dîné ?

Eva : Oui.

Le Directeur [*Il la regarde traverser la scène*] : Ça m'embête de vous faire faire des heures supplémentaires comme ça... mais avec le chahut que les gars du bloc C on fait ce soir, y faut que tous nos registres soient impeccables, juste au cas où les fouineurs professionnels mettraient leur nez dedans.

Eva : Oui monsieur. [*Elle enlève la housse de la machine à écrire.*]

Le Directeur [*il la regarde attentivement*] : J'espère que travailler le soir ne perturbe pas trop votre vie privée.

Eva [*d'un ton fatigué*] : Je n'ai pas de vie privée en ce moment.

Le Directeur : Comment ça se fait ?

Eva : J'ai été tellement occupé à chercher du travail depuis mon arrivée que je n'ai pas vraiment eu le temps de me faire des amis.

Le Directeur : Pas de petit copain ?

Eva : Si, un ou deux à qui j'écris.

Le Directeur : Mais on peut pas tout mettre dans une lettre...

Eva : Sans doute... M. Whalen, j'ai l'impression qu'il y a de nombreuses erreurs dans les comptes de l'économat.

Le Directeur : Vous voulez dire que ça ne tombe pas juste ?

Eva : Il manque environ six cents dollars.

[*Le Directeur siffle entre ses dents.*]

Je fais quoi ?

Le Directeur : Je demanderai à Jim de regarder ça avec vous. On peut facilement arranger tout ça en manipulant quelques chiffres. Jim vous montrera.

Eva : Je vois.

Le Directeur : Ça fait longtemps que vous travaillez ici ?

Eva : Deux semaines.

Le Directeur : En général, j'attends pas aussi longtemps pour me débarrasser de mes secrétaires si elles ne me donnent pas satisfaction.

Eva [*tendue*] : J'espère que j'ai fait la preuve de mon efficacité.

Le Directeur : Ah l'efficacité ! C'est pas l'efficacité que je cherche chez une secrétaire.

Eva : Et que cherchez-vous donc, M. Whalen ?

Le Directeur : De la personnalité ! Vous êtes à un poste où vous rencontrez du monde. Des hommes politiques importants passent par ce bureau, si vous leur souriez, ils vont se sentir bien, en fait, ils s'en foutent de l'argent des contribuables, pas comme ces connards qui viennent mettre leur nez dans les comptes, qui veulent savoir où est passé le moindre centime, le moindre sou, des pauvres types, je les appelle ! Non, ma bonne dame, j'ai aucun respect pour ces types dont le seul boulot est de savoir ce que devient l'argent qui leur passe entre les doigts ! Les hommes politiques, c'est ça qui est important pour moi, plaire aux hommes politiques, ça a jamais fait de mal à personne, hein ?

Eva : Non, je ne crois pas.

Le Directeur [*il marque une pause*] : C'est quoi la couleur de votre chemisier ?

Eva [*elle le voit venir avec nervosité*] : Émeraude.

Le Directeur [*il avance un peu la main*] : Ça fait très parisien.

Eva : Merci. [*Elle tape avec rapidité.*]

Le Directeur [*avec hésitation, il ouvre la porte de la pièce du fond et se racle la gorge*] : Dites-moi.

Eva : Oui ?

Le Directeur : Faites donc un peu moins de manières avec moi. [*Il s'avance vers elle.*] Comment vous me voyez ? J'suis pas très romantique, hein ? Je ressemble pas trop à une star de cinéma ? Hé bien, vous seriez surprise de voir à quel point j'ai la cote auprès de certaines filles ! [*Il s'assoit sur le bord du bureau.*] Y'a pas si longtemps, je suis sorti avec une fille, une fille qui travaille à la Bourse aux Grains, votre âge, à peu près, même allure, même tout... [*Il se passe la langue sur les lèvres.*] Je lui ai fait l'amour et à la fin elle m'a dit « Remets ça, papa, remets ça ! » [*Il éclate de rire et frappe le bureau du plat de la main.*] Et pourquoi ? Parce qu'elle a adoré, voilà pourquoi ! [*Il se lève et s'approche de la pièce du fond.*] Vous êtes déjà venue ici ?

Eva : Non.

Le Directeur [*avec enthousiasme*] : Venez voir, je vais vous montrer comme j'ai bien arrangé ça.

Eva : Non.

Le Directeur : Et pourquoi non ?

Eva [*elle se lève, avec raideur*] : Parce que vous êtes un homme marié, M. Whalen. Je ne suis pas ce genre de filles.

Le Directeur : Ah, arrête ton cinéma, t'es plus dans le coup.

Eva : Ce n'est pas du cinéma, M. Whalen !

Le Directeur : Non, et quand la petite Eva monte au paradis, dans *La Case de L'Oncle Tom*, ça non plus, c'est pas du cinéma ? [*Il referme rageusement la porte de la pièce du fond, puis éclate de rire.*] C'est bon ma cocotte, si tu veux jouer à ce jeu-là...

Eva : Maintenant que vous me connaissez mieux, vous voulez toujours que je travaille pour vous ?

Le Directeur : Tu parles, plus que jamais ! [*Il rit et la prend maladroitement dans les bras. Elle supporte stoïquement son étreinte. Jim entre dans la pièce.*]

Jim : Je vous demande pardon.

Le Directeur [*il rit encore*] : Entre donc, mon garçon, faut que t'aides mademoiselle Crane à vérifier les comptes de l'économat ; elle dit qu'il y a, comment avez-vous dit, quelques erreurs ! Tu sais comment arranger ça...

Jim : Oui monsieur.

Le Directeur : Comment ça se passe dans le bloc C ? C'est calme ?

Jim : Trop calme.

Le Directeur : C'est-à-dire ?

Jim : Au moins, quand ils font du boucan, on sait ce qu'ils font.

Le Directeur : Depuis que j'en ai mis quelques uns au trou, ils osent plus piper.

Jim : Je ne crois pas. J'ai dans l'idée que ce soir, ils vont s'arrêter manger.

Le Directeur : S'arrêter de manger ? Y vont faire la... la grève de la faim ? [*Le mot lui fait un peu peur.*]

Jim : Oui. Ils en ont marre des nouilles.

Le Directeur : Peut-être qu'un changement de climat leur ouvrirait l'appétit !

Jim : Le Klondike ?

Le Directeur : Ouais.

Jim : Y'a pas de place pour trois mille cinq cents gars dans le Klondike.

Le Directeur : Y'en a pour le bloc C.

Jim : Le bloc C, c'est celui de Butch.

Le Directeur : Et alors ?

Jim : Il a beaucoup d'influence sur les gars.

Le Directeur : C'est lui qui fout la merde, y va l'payer cher...

Jim : À votre place, je ferais gaffe, patron. Quand un homme a faim, il est capable de tout et si en plus on le torture, on sait pas ce qui peut arriver.

Le Directeur : Y'aura pas de grève de la faim ici. Tout le pays en parlerait. Et tu sais ce qui se passerait ? Des emmerdeurs de tous bords viendraient me faire chier et critiquer le traitement brutal qu'on fait subir à ces salopards, des salopards qui buteraient leur mère pour une bière !

Jim : Ce serait plus simple d'améliorer la qualité de la nourriture.

Le Directeur : Plus simple ! Merde ! Je vais te les écraser, moi. Attends que la clique qu'on a mis au trou ressorte, tu verras, et si ça suffit pas, je les enverrai faire un tour en enfer. [*Il quitte le bureau.*]

Jim : Il est complètement taré. Demande-lui qui il est, et y te répondra « Mussolini ! »

Eva : C'est tout-à-fait ça. Je m'en doutais quand il vous a obligé la semaine dernière à me montrer les cicatrices que vous avez sur le dos. Mais là, juste avant que vous n'arriviez, j'en ai eu la confirmation.

Jim : Qu'est-ce qui s'est passé ?

Eva : Il voulait que j'aïlle avec lui dans la pièce du fond.

Jim : Vous y êtes allée ?

Eva : Non. Je pensais qu'il allait me virer mais il s'est contenté de rire et de me serrer le bras, regardez !

Jim : Quoi donc ?

Eva : J'ai un bleu là où il m'a pincée.

Jim : Quand il était même, je parie qu'il adorait noyer les petits chats et arracher les ailes aux papillons. Vous avez eu peur ?

Eva : Très, et en même temps... y'avait autre chose.

Jim : Quoi donc ?

Eva : Si je vous le disais, vous seriez dégoûté.

Jim : Vous étiez attirée ?

Eva : Oui, d'une certaine façon, je savais que s'il me touchait, je ne pourrais plus bouger.

Jim : Dans les polars, ils disent « fascinée d'horreur ».

Eva : Oui, ou « une horrible fascination. »

Jim : Alors, vous êtes d'accord que les femmes n'ont pas leur place ici ?

Eva : Je ne vais pas démissionner, pas encore.

Jim : Non ? À la prochaine alerte, il sera peut-être trop tard.

Eva : Je reste. Je fais tout le temps le même cauchemar, Jim. Je suis toute seule dans une grande maison vide, et je sais que quelque chose, ou quelqu'un, attend, tapi derrière une porte, pour m'attraper. Mais au lieu de m'enfuir, à chaque fois, je pars à sa recherche, j'ouvre toutes les portes, et même quand j'arrive à la dernière, Jim, je continue, et je l'ouvre aussi.

Jim : Et qu'est-ce qu'il y a derrière ?

Eva : Je n'en sais rien, je me réveille toujours à ce moment-là.

Jim : Alors c'est ça que vous voulez faire ici ?

Eva : Oui, quelque chose de ce genre.

Jim : Hé ben, vous n'allez pas être déçue. Faites-moi voir ces comptes. Non, jetez cette feuille, on va tout reprendre à zéro. Alors, une Cadillac, ça fait combien de tonnes de nouilles ? Bon, cinq kilos de fluorure de sodium ? Non, vaut mieux mettre huit kilos.

Eva : Huit kilos de fluorure de sodium.

Jim : Huit kilos de... fluorure de sodium.

Eva : Vous venez de le dire.

Jim : Ah. Vingt boisseaux de...

Eva : Jim.

Jim : Oui ?

Eva : Pourquoi vous n'ouvrez jamais la porte derrière laquelle vous vous cachez ?

Jim : Mais qu'est-ce qui vous fait dire que je me cache ?

Eva : Vos yeux, vos mains qui tremblent, parfois.

Jim : Ah, ça.

Eva : Ça vous ferait du bien de vous laisser aller. Avec la bonne personne, bien sûr.

Jim : Et c'est qui la bonne personne ?

Eva : C'est moi.

Jim : Comment je peux en être sûr ?

Eva : Parce que je vous le dis.

Jim : Y'a plein de gens qui disent plein de choses, mais la plupart du temps, ils mentent.

Eva : Moi, je ne vous mens pas, Jim, j'aimerais que tu vous ayez confiance en moi.

Jim : D'accord.

Eva : Alors dites moi, qu'est-ce qu'il y a ?

Jim : Comment ça ?

Eva : Vos mains, pourquoi elles tremblent comme ça ?

Jim : Je pensais que vous en aviez eu une preuve suffisante.

Eva : Quand ça ?

Jim : Ce matin, quand on a entendu la fanfare.

Eva : Vous voulez dire que vous refoulez des choses ?

Jim : C'est ça. Y'a quelque chose qui est enfermé en moi et qui grossit tout le temps. On est nombreux ici à trembler comme ça. C'est une histoire d'énergie. Dehors, l'énergie, ça fait tourner les dynamos, ça éclaire les villes, mais ici, elle se perd. Elle s'accumule de plus en plus et rien d'autre. Jusqu'à ce qu'une étincelle y mette le feu comme à un baril de poudre, et alors là, c'est l'explosion !

Eva : Les explosions, c'est un tel gâchis d'énergie !

Jim : Peut-être, mais qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ici ?

Eva : Écrire !

Jim : Des éditoriaux pour *L'Archéoptérix* ?

Eva : Non, faut que vous pensiez au mois prochain, Jim.

Jim : Mon sort est entre les mains des dieux. Ce qui est une façon flatteuse de parler de la commission de remise des peines.

Eva : Je ne sais pas pourquoi mais j'ai confiance, Jim. Dix années à attendre, ça vous a rendu plus fort que les autres, il y a tellement de choses accumulées en vous que quand vous sortirez, rien ne pourra vous arrêter, vous serez capable d'abattre des murs, les gens diront « Qui est cet homme ? D'où sort-il ? », et je sourirai avec fierté parce que moi, je saurai. Je leur dirai : « il vient d'ailleurs, c'est un géant, il tient la foudre dans la main gauche et le tonnerre dans la droite, » mais je saurai, je connaîtrai vos secrets, toutes les choses douces et étranges que seule une femme peut connaître, et je peux vous dire... [*Whalen entre.*] On a dit combien de kilos de... fluorure de sodium ?

Jim : Huit.

Le Directeur : Ça avance ces comptes ?

Jim : On a fait pas fait grand chose, on parlait.

Le Directeur : De quoi ?

Jim : De feux d'artifice.

Le Directeur : C'est de circonstance. Schultz arrive avec tous ceux qui étaient au trou. Ils vont passer à l'inspection. Enlevez-moi ces chaises.

Jim : Oui monsieur.

Le Directeur : Mets-toi près de la fenêtre et ouvre l'œil. Eva, vous voulez rester ou vous passez à côté ?

Eva : Je reste.

[*On entend une sonnerie.*]

Le Directeur : OK, faites-les entrer ! [*Une troupe d'individus hagards, hébétés, entre en traînant les pieds, clignant des yeux, à peine capables de se tenir debout ; certains ont la tête ensanglantée, d'autres les vêtements déchirés et souillés. Le Directeur donne un coup de sifflet.*]

Schultz : Alignez-vous contre le mur !

Le Directeur : Belle équipe ! Ça devrait jeter un froid quand ils vont regagner leurs cellules ! [*À Speedy*] : T'es resté combien de temps dans le trou, fiston ?

[*Speedy n'arrive pas à parler. Il remue les lèvres et avance de quelques pas en titubant comme s'il voulait supplier le Directeur. Celui-ci lève son bâton et continue.*]

Recule ! Et répond-moi !

Jim : Il ne peut pas parler.

Le Directeur : Il est muet ?

Eva : Non, il est malade, il est resté cinq jours avec la camisole de force.

Le Directeur : Il me semble qu'il lui en faut cinq de plus.

[*Speedy s'écroule.*]

Jim : Je crois qu'il a eu son compte, patron.

Le Directeur : De quoi tu te mêles ?

Jim : De rien.

Le Directeur : C'était juste pour information ?

Jim : Oui monsieur.

Le Directeur : T'as peut-être envie de prendre sa place ?

Jim : Non monsieur.

Le Directeur : Alors boucle-là. Ollie ?

Ollie [*faiblement*] : Oui monsieur.

Le Directeur : T'as pas l'air en forme.

Ollie [*la voix mal assurée*] : Pas trop, monsieur. J'ai failli y passer la nuit dernière, patron, j'crois pas voir la lumière du jour !

Le Directeur : Une nuit de plus te ferait du bien ?

Ollie : J'tiendrai pas le coup, patron.

Le Directeur : Tu en penses quoi, Schultz ?

Schultz : Je pense qu'une nuit de plus lui ferait le plus grand bien, M. Whalen.

Ollie [*affolé*] : Je vous en supplie, mon Dieu, patron, j'tiendrai pas ! Je *tiendrai* pas !

Le Directeur : Deux nuits, la deuxième pour tes gémissements !

Ollie : Oh Seigneur, prends pitié, oh Jésus, prends pitié... [*Il continue cette sorte de prière psalmodiée pendant qu'on les fait sortir.*]

Le Directeur : Emmenez-moi tout ça, je ferai une nouvelle inspection demain matin.

[Il s'éloigne lentement, Ollie continuant sa prière. Jim les suit.]

Quelle bande de pleurnichards !

[Eva s'assied épuisée.]

Vous allez encore vous évanouir ?

Eva : Non, ça va. Ils étaient dans un tel état que je me suis sentie un peu mal.

Le Directeur : C'est sûr, ils sont en piteux état. Ils apprécieront peut-être mieux ce qu'on leur donne après ça, et je parie qu'ils ne se plaindront plus de la nourriture.

[On entend un fracas dans le couloir. Jim entre.]

Le Directeur : Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Jim : Ollie a essayé de...

Le Directeur : De filer ?

Jim : Oui. Il s'est cogné la tête contre le mur et l'a fracassée.

Le Directeur : La tête ou le mur ?

Jim : La tête.

Le Directeur : Bon, emmenez-le à l'infirmerie.

Jim : C'est pas la peine.

Le Directeur : Il est mort ?

Jim : Oui.

Le Directeur : T'aurais pas pu faire attention ? T'aurais pu éviter ça. Donne une fiche à Eva, non pas celles-là, celles du tiroir du haut. Remplissez-là. Nom... c'est quoi le nom de cet imbécile ?

Jim : Oliver. Oliver Jackson.

Le Directeur : Un pote à toi ?

Jim : Tout le monde aimait Ollie.

Le Directeur : Ouais. Âge ?

Jim : Vingt-six ans.

Le Directeur : Race : noire. Condamné à... combien ?

Jim : Trois ans.

Le Directeur : Motif ?

Jim *[lentement]* : A piqué une caisse de boîtes de conserves dans un camion pour nourrir sa famille.

Le Directeur : Vol qualifié ! Cause du décès ? Il avait la syphilis ?

Jim : Non.

Le Directeur : Bon, écrivez, Eva : Ulcères ayant provoqué une hémorragie interne.

Jim : C'est ce que vous avez déjà mis la semaine dernière pour l'autre gars.

Le Directeur : Eh bien on a qu'à mettre mauvais rhume, avec complications, pneumonie, voilà !

[On entend des bruits de voix jusque dans le bureau.]

[Le Directeur est déconcerté un instant, mais il continue.]

Qu'est-ce qui se passe ?

Jim : Ils font du raffut.

Le Directeur *[d'instinct, il s'empare de son fouet]* : D'où ça vient, du bloc C ?

Jim : Non, des blocs A, B, C, D, E et F.

Le Directeur [*pas rassuré*] : De quoi y se plaignent maintenant ?

Jim : Ils doivent être au courant pour Ollie. Ils l'aimaient bien.

Le Directeur : Ah. [*Il a l'air effrayé.*] Schultz ! [*Il décroche le téléphone.*] Schultz ? Tout est prêt au Klondike ? Fais vérifier les radiateurs, que tout soit en état de marche.

[*La scène est brutalement plongée dans le noir.*]

Des chuchotements [*de plus en plus forts*] : Y'a un gars de blessé en bas Qui c'est ?... C'est Ollie ! Ollie ? Ouais, ils ont tué Ollie... Ollie est mort. Ils ont tué Ollie, Ollie est mort, ils ont TUÉ OLLIE... ILS ONT TUÉ OLLIE... OLLIE EST MORT !

[*Un projecteur éclaire la cellule. Butch est appuyé contre le mur. Il se redresse d'un coup.*]

Butch : Ollie est mort... Ils ont tué Ollie ! [*Il hurle à travers les barreaux.*]

Le chœur : Ollie est mort, ils ont tué Ollie !

Joe : On fait quoi ?

Butch : On arrête de bouffer ! [*Il crie en direction du couloir.*]

ON ARRÊTE DE BOUFFER !

Le chœur : On arrête de bouffer ! On arrête de bouffer !

[*Noir.*]

Des chuchotements : Y dit quoi Butch ? Y dit qu'y faut arrêter de bouffer... Grève de la faim ? Oui, grève de la faim ! Butch dit qu'y faut faire la grève de la faim ! Grève de la faim ! On arrête de bouffer ! On arrête de bouffer !

GRÈVE DE LA FAIM !

Une voix : Le bloc C a décidé d'arrêter de bouffer !

Une autre voix : Le bloc C fait grève de la faim !

Un vendeur de journaux : Demandez le *Morning Star* ! Demandez le *Morning Star* ! Tout sur la grève de la faim !

Une voix de femme : Y paraît qu'il y a des prisonniers qui ont entamé une grève de la faim !

[*On entend les signaux du télégraphe.*]

Une voix : Bulletin de l'Agence Associated Press. Grève de la faim au pénitencier de Monroe ! Les détenus protestent contre la mauvaise qualité de la nourriture.

Une voix : CBS News !

Une voix : NBC News !

Une voix : Cas de malnutrition chez les détenus d'une prison d'État. La Commission parlementaire promet d'ouvrir une enquête.

Une voix : Le Directeur de la prison dément toute rumeur de grève de la faim !

Une voix : On parle d'une grève de la faim !

Une voix : Y paraît qu'y aurait pas de grève de la faim !

Une voix : Grève de la faim ! GRÈVE DE LA FAIM !

[*On entend des bruits de voitures, des sirènes, des cloches. Le thème de l'Ouverture « 1812 » reprend puis s'estompe. Noir.*]

Fin de l'acte I

Acte II.

Épisode 1.

Annonceur : « Au diable les rossignols ! »

Un projecteur éclaire le bureau. La grève de la faim dure depuis quelques jours. L'ambiance est tendue, électrique. Tout le monde attend l'inévitable explosion qui ne peut manquer de se produire quand la tension nerveuse est à son comble. Eva est assise seule au bureau quand la scène commence. Elle est très agitée. Le téléphone sonne.

Eva : Oui, bonjour, bureau du Directeur. Le Morning Star ? Non. M. Whalen ne reçoit pas de journalistes. Non, il n'y a aucun problème grave. Non, vous ne pouvez pas venir sur l'île sans une autorisation spéciale de M. Whalen. Cette nouvelle réglementation est en place depuis six jours. Non, non, ça n'a rien à voir avec la grève de la faim. Oui, c'est ça, au revoir.

[Pendant la conversation, l'aumônier est entré. Eva sursaute puis se reprend.] Oh.

L'aumônier : Vous êtes nerveuse, mademoiselle ?

Eva : Terriblement. Je suis terriblement nerveuse.

L'aumônier : Je vous comprends. Moi aussi. Il faut faire quelque chose avant qu'un drame ne se produise.

Eva : Oui, si seulement c'était possible...

L'aumônier : C'est la raison pour laquelle je viens voir le directeur. Ça ne sert à rien d'étouffer l'affaire. On ferait mieux d'affronter la situation et de prendre des mesures concrètes avant que ça ne dégénère.

Eva : Oui, c'est ça. Des mesures concrètes.

L'aumônier : Mais en attendant, vous ne pourriez pas prendre quelques jours de congé ?

Eva : Vous croyez que la situation est vraiment dangereuse ?

L'aumônier : Ça, c'est sûr. Surtout qu'apparemment M. Whalen ne veut pas l'admettre. Si seulement j'arrivais à lui faire entendre raison... Mais bon - *[Il jette un coup d'œil à sa montre.]* Je vais aller voir les détenus à l'infirmerie. Je serai de retour dans vingt minutes pour parler au directeur.

Eva : D'accord.

[Jim entre.]

L'aumônier : Bonjour, Jim. Comment ça va là-haut ?

Jim *[Il remonte sa manche déchirée et exhibe un bras ensanglanté]* : Voilà comment ça va là-haut.

Eva *[Elle se lève précipitamment]* : Jim !

Jim *[Il sourit tristement]* : Je me suis trop approché d'une des cages.

L'aumônier : Qui vous a fait ça ?

Jim [*Il secoue la tête en signe de dénégation*] : Je ne sais pas.

L'aumônier [*Il lui donne une tape dans le dos*] : Vous avez eu dix années difficiles, Jim. J'espère que tout ça sera fini le mois prochain.

Jim : Merci, mon révérend. [*L'aumônier sort.*]

Eva : Je vais t'arranger ça, Jim.

Jim : Ils m'ont donné ce truc à l'infirmerie. Ils étaient furieux parce que je refusais de leur dire qui m'avait fait ça. [*Il s'assied au bureau.*]

Eva [*Elle lui badigeonne le bras et lui met une bande*] : Tu ne devrais pas rester là-bas. Tu n'y es pas en sécurité.

Jim : Personne n'est en sécurité ici. T'as pas encore compris ?

Eva : Pourquoi tu tiens tant à te débarrasser de moi ?

Jim : Tu sais beaucoup de choses, tu pourrais parler.

Eva : Oui, effectivement.

Jim : Alors qu'est-ce que t'attends ?

Eva : Je veux rester ici un peu plus longtemps. Et le mois prochain peut-être que je... que nous nous en irons tous les deux.

Jim : Ça fait six jours qu'ils font la grève de la faim. Le directeur leur en a donné sept. Ils ont jusqu'à ce soir dernier délai. Au mieux, demain soir.

Eva : Et après ?

Jim : La chaufferie est en parfait état. Les tuyaux ont été consolidés.

Eva : C'est impossible. Ce serait trop horrible. Je n'y crois pas.

Jim : Hum. C'est moi qui devrais tout dire. Mais si je le faisais, je ne sortirai jamais d'ici. C'est drôle.

Eva : Quoi ?

Jim : On veut tous sauver notre chienne de peau, c'est notre priorité numéro un.

[*Il prend un livre et s'assied à la fenêtre.*]

[*Eva se remet à taper. Jim arrache une page tout d'un coup et la jette sur le sol avec dégoût.*]

Nom de Dieu !

Eva : Pourquoi t'as fait ça ?

Jim : Ça me plaisait pas.

Eva : C'était quoi ?

Jim : Des fioritures poétiques par un gars qui s'appelle Keats.

Eva : Et alors ?

Jim : *Ode à un Rossignol* ! C'est des trucs de cochottes. Ils savent donc pas, ces poètes de mes deux, qu'il y a des sujets plus importants que ça ? Ils feraient mieux de faire un petit séjour ici avant de choisir leurs sujets.

Eva : Montre-leur ce qu'il faut faire !

Jim : Je donnerais n'importe quoi pour avoir cette chance.

Eva : Mais tu l'as déjà.

Jim : Ici, jamais. Si j'écrivais ce que je voulais, je pourrais ici jusqu'à ce que le Klondike se transforme en bloc de glace. Mais qui sait ? Peut-être le mois prochain.

Eva : Oui, le mois prochain.

Jim : Peut-être que je commencerai à écrire mais sûrement pas sur les rossignols.

Eva : Ça s'est pas trop bien passé pour John Keats non plus, Jim.

Jim : Ah non ?

Eva : Non, il est mort à vingt-six ans.

Jim : C'est l'odeur des lys qui l'a étouffé, je parie ?

Eva : Non. Il voulait vivre. À tout prix. Il était comme toi, il y avait beaucoup de choses qu'il voulait dire mais il n'en a jamais eu l'occasion. Il a écrit un autre poème. Un poème qui te plairait. Donne-moi le bouquin. Tiens, c'est là. [*Elle lit le sonnet « When I have fears that I may cease to be »*]

« Quand je crains de cesser d'être

Avant que ma plume ait glané mon fertile cerveau

Avant qu'une pile élevée de livres, dans leurs caractères imprimés

Renferme, comme de pleins greniers, une moisson bien mûre ;

Quand j'étudie sur la face étoilée de la nuit

Les vastes symboles nuageux d'un haut poème,

Et sens que je ne vivrai jamais pour retracer

Leur ombre, avec la main magique de la chance ;

Et quand je sens, exquise créature d'une heure !

Que je ne te verrai jamais plus devant moi,

Que je ne savourerai plus l'enchantement pouvoir

De l'inconscient amour ! alors sur la grève

Du vaste monde, je me tiens seul, et je médite,

Jusqu'à ce qu'Amour et Gloire plongent dans le néant. »

(Traduction de Paul Gallimard)

Je crois qu'il était comme toi Jim. C'est en regardant les étoiles qu'il réussissait à s'échapper de sa prison. Pour lui, la beauté, c'était une forme d'évasion.

Jim : D'évasion, hein ? Pas mon style d'évasion en tout cas.

Eva : Ah non ? C'est quoi ton style d'évasion ?

Jim: Faire tout péter.

Eva : Tu veux dire détruire ?

Jim : Oui, c'est ça, détruire.

Eva : Ça me fait de la peine de t'entendre dire ça.

Jim : Tu préférerais que je disserte sur les rossignols ?

Eva : Non, il y a d'autres choses.

Jim : Comme quoi par exemple ?

Eva : Il y a bien des choses que tu aimes.

Jim : Que j'aime ?

Eva : Oui.

Jim : L'amour, c'est un truc dégueulasse qu'on fait dans le noir.

Eva : Ça me fait de la peine que tu sois aussi désabusé.

Jim : Et toi, à part perdre ton boulot, qu'est-ce qui te fait de la peine ?

Eva : Ce qui me fait de la peine, c'est toi. Parce que je tiens à toi Jim.

Jim : Même après ce qui s'est passé ici entre nous ?

Eva : Oui, justement.

Jim : Quand ça fait aussi longtemps que moi que t'as pas été avec une femme, tu leur attribues des pouvoirs magiques. Tu peux pas te faire à l'idée qu'elles sont réelles même si tu mets tes mains comme ça et –

Eva : Jim ! [*Elle le repousse brutalement alors que Whalen entre*].

Whalen : Qu'est-ce qu'il y a Jim ?

Jim : Pourquoi ?

Whalen : T'as un drôle d'air.

Jim : Je me concentre.

Whalen : Sur quoi ?

Jim : Le nouvel *Archéoptéryx*.

Whalen : Oh, je vois. Sur quoi tu vas écrire, Jim ?

Jim [*posément*] : Pas sur les rossignols.

Whalen : Hein ? [*Il range des papiers d'un air absent*]. Jim-

Jim : Oui, monsieur ?

Whalen : Tu pourrais peut-être dire aux gars qui font la grève de la faim qu'on a vérifié les radiateurs du Klondike. Ils peuvent monter jusqu'à soixante-cinq degrés. Tu ferais bien de leur en toucher un mot. Parfois un mot à la bonne personne est suffisant.

Jim : Il ne doit pas y en avoir beaucoup au bloc C. Bonne nuit.

[*Jim sort. L'aumônier entre.*]

Whalen [*il allume un cigare*] : Que vous voulez vous mon révérend ?

L'aumônier : J'aimerais vous parler de la mort d'Oliver Jackson.

Whalen : Oui et alors ?

L'aumônier : Je pense qu'elle aurait pu être évitée.

Whalen : Bien sûr qu'elle aurait pu être évitée. Personne n'a obligé cet abruti de nègre à faire le grand saut.

L'aumônier : On l'avait poussé à bout.

Whalen : Ah vraiment ?

L'aumônier : Il y a eu trop de suicides, de noyades, de pendaisons, de prétendus accidents depuis que je suis ici. Et maintenant c'est à un suicide de masse qui risque de se produire

au bloc C. Les détenus font une grève de la faim et, selon moi, elle est justifiée, vu ce qu'on leur donne à manger.

Whalen : Oh, je vois. Maintenant je commence à comprendre d'où viennent ces histoires extravagantes dont le public a eu vent. J'ai bien peur que vous ne soyez ce qu'on appelle ici un « mouton », mon révérend.

L'aumônier : Je suis le serviteur consciencieux du Christ et en tant que tel, je proteste contre le traitement inhumain que l'on fait subir aux prisonniers dans cet établissement.

Whalen [*Il sursaute*] : Qui dirige cette prison, vous ou moi ?

L'aumônier : M. Whalen, l'univers est un jeu de construction comme ceux que vous aviez au jardin d'enfants. Les cubes s'emboîtent les uns dans les autres, il y en a un plus grand qu'on pose par-dessus et enfin il y a le plus grand cube qui recouvre tous les autres.

Whalen : Hein ?

L'aumônier : Oui et le plus grand est celui que je représente – le royaume de Dieu. [*Il se lève avec dignité*].

Whalen : J'ai bien peur que votre travail ici n'interfère avec... votre mission sacrée. Je souhaite que vous parveniez à accéder au sommet de ce grand cube dont vous parlez et que vous y restiez. C'est là que vous devez être. Laissez-moi tranquille ici à m'occuper du bas-monde. Tenez, voilà votre congé révérend, vous pouvez partir.

L'aumônier : Je partirai avec plaisir, mais il y a le poids de ce que j'emmène avec moi.

Whalen : Vous n'emmenez rien du tout si ce n'est les vêtements que vous portez.

L'aumônier : Oh si, bien plus que cela.

Whalen : Hum, je ferai peut-être bien de vous faire fouiller en sortant d'ici.

L'aumônier : Vous pourriez me déshabiller entièrement que je les aurai toujours.

Whalen : Quoi ?

L'aumônier : Les souvenirs, les ombres, les fantômes de cet endroit.

Whalen : Oh [*Il soulève le combiné du téléphone*]. Passez moi Atwater 2770.

L'aumônier : Il y a des choses que j'ai vues et que je ne pourrai jamais oublier. Des hommes torturés, défigurés, conduits à la folie. La mort n'est rien à côté. C'est la vie, la vie ici, qui va rester en moi comme une maladie incurable. Dieu m'est témoin, Whalen, et je ne veux pas blasphémer mais je ne serai pas en paix tant que ces murs ne seront pas détruits, pierre par pierre, et que d'autres les auront remplacés, des murs qui laissent passer l'air ! Bonne nuit ! [*Il sort rapidement*].

Whalen : Allo. Mon révérend ? C'est le directeur, M. Whalen. Notre aumônier vient juste de démissionner. Je voudrais vous voir tout de suite afin que nous ayons une petite conversation. J'ai du boulot pour vous, un truc stable. Eh oui, cher monsieur. Soyez là à temps pour la messe de dimanche [*il raccroche*]. Des souvenirs, des ombres, des fantômes ! Quel taré ! [*Il se sert à boire*].

Épisode 2.

Annonceur : « Dimanche matin dans le bloc C ! »

Un projecteur éclaire la cellule. Joe, La Folle et Speedy sont en train de lire des articles dans le journal du dimanche. Au fond du couloir, on entend la voix de Butch.

Butch [*Il s'approche en chantant « I'm forever blowing bubble »*] : « Je fais des bulles, des bulles, encore des bulles. » [*Il entre dans la cellule avec ses affaires de toilette et son coupe-chou à la main.*]
Qui a vous a donné ce journal ?

Joe : Allison, le Mouton.

Butch : Vire moi ça d'ici.

Joe : Pourquoi ?

Butch : Il est contaminé.

Joe : Eh, relax, jette un coup d'œil aux BDs.

Butch : Non, fais-moi plutôt voir la page mondaine. Tiens, regarde ça !

Joe : Quoi ?

Butch : « Jeunes filles en fleurs. »

Joe : Ouais, le beau linge aime bien se montrer.

Butch : « Mlle Hortense Maxine Schultz, fille de Monsieur et Madame Max Williams Schultz, demeurant au 79 Willow Drive, fera ses débuts en société à l'automne prochain. Elle fait partie du groupe de jeunes filles qui ont effectué un tour d'Europe cet été avec Madame J. Mortimer Finchwell- »

Joe : Et alors ?

Butch : « Du côté paternel, Mademoiselle Schultz descend directement de Guillaume le Conquérant et du côté maternel de Ponce de Leon, Sir Isaac Newton et de la tante de George Washington. »

Joe : Quels minables ! Tant qu'ils y étaient, ils auraient pu ajouter Benito Mussolini.

Butch : « Son grand-père était feu Monsieur Benjamin Schultz, président et fondateur des bières Schultz. »

Joe : Doivent être pleins aux as, hein ?

Butch : « En plus d'être une jeune femme accomplie...! » Eh, écoute ça !

Joe : Quoi ?

Butch: Tiens, vise ça ! Tout à la fin, ils finissent pas admettre qu'elle est même pas humaine.

Joe : Comment ça ?

Butch : C'est marqué : « En plus d'être une jeune femme accomplie, Mademoiselle Schultz a été élue Cheval d'Or de l'année ! »

Joe : La vache, ça se voit rien qu'en regardant sa photo !

Épisode 3.

Annonceur : « M. Whalen fait passer un entretien au nouvel aumônier ! »

Un projecteur éclaire le bureau. Whalen et le révérend Hooker viennent de finir leur dîner dominical. Le révérend Hooker est un petit homme nerveux aux mouvements précis qui tient à tout prix à plaire.

Le directeur : Je vous ai fait venir en catastrophe. Vous voyez, j'ai eu un petit désaccord la nuit dernière avec l'ancien aumônier et résultat, il m'a donné sa démission sans prévenir. Il a fait une grave erreur, mon révérend. Il a comme qui dirait oublié qui dirigeait cet établissement.

L'aumônier : C'est une erreur que je me garderais bien de faire, monsieur Whalen.

Le directeur : Oui c'est ce que je crois. La première fois que je vous ai vu, je me suis dit : « Tiens, voilà un homme qui a l'air de savoir s'adapter aux circonstances. »

L'aumônier : Oui, je suis assez fier de cette qualité.

Le directeur : Bien. Vous allez voir qu'ici, c'est une qualité essentielle. Comment concevez-vous l'univers, mon révérend ?

L'aumônier : Je vous demande pardon ?

Le directeur : Supposons que vous essayez de me faire une description de la manière dont vous concevez ce grand et mystérieux-[*il fait un grand geste.*]

L'aumônier : Le cosmos ?

Le directeur : Oui, c'est ça. Dans lequel nous ne sommes que d'insignifiants petits grains de poussière en quelque sorte. [*Il fait un geste moqueur évoquant des grains de poussière.*]

L'aumônier : Il y a bien sûr, euh, la conception orthodoxe de l'univers avec les trois éléments qui le compose...

Le directeur : Ouais ?

L'aumônier : Le ciel, la terre et les régions, euh, du dessous.

Le directeur : On appelle ça le Klondike ici.

L'aumônier : Je vous demande pardon ?

Le directeur : Laissez tomber, mon révérend.

L'aumônier : Bien sûr, on peut douter de l'existence matérielle de ces régions, euh, inférieures.

Le directeur : Ici, ça ne fait aucun doute. Non, monsieur. Mais ce que je voulais savoir, mon révérend, c'est si vous aviez des théories sur l'univers comme un jeu de construction où vous, vous occupez la position la plus haute et moi la position la plus basse. C'est ce qui a été à l'origine des ennuis de l'ancien aumônier.

L'aumônier : Un jeu de construction ? Oh, mon Dieu, non. Cela me paraît pour le moins primaire comme conception.

Le directeur : Ouais, des trucs de jardin d'enfants. Bon, vous ferez l'affaire, mon révérend. *[Il jette un coup d'œil à son imposante montre en or.]* On a à peu près cinq minutes avant que la messe ne commence. Vous êtes doué pour improviser ?

L'aumônier : Oh, oui, ça c'est sûr. Je peux même me vanter de n'être jamais à court de mots, quelle que soit la situation, monsieur Whalen.

Le directeur : Bon, très bien. Eh bien, c'est le moment de faire vos preuves. J'ai pas trop le temps de vous expliquer en détails, mon révérend. Mais je voudrais que vous abordiez trois sujets. Ça m'est égal de savoir dans quel ordre et comment mais parlez-en et en insistant bien là où il faut !

L'aumônier : Trois sujets ?

Le directeur : Oui, mon bon monsieur. Retenez bien mon révérend : la nourriture !

L'aumônier : La nourriture ?

Le directeur : C'est le premier. Ensuite : la chaleur.

L'aumônier : La chaleur ?

Le directeur : Ouais. Et enfin le Klondike ! *[Une cloche sonne]*. Tiens, la cloche sonne. J'ai deux minutes de retard. Souvenez-vous : la nourriture, la chaleur et le Klondike !

L'aumônier : C'était quoi le dernier ? Le Klondike ? Vous voulez dire, euh, le travail des missionnaires dans le Grand Nord ? Chez les Esquimaux ? J'ai bien peur de ne pas tout à fait suivre votre logique, monsieur Whalen mais...

[Noir. Le projecteur éclaire l'aumônier Hooker derrière son lutrin.]

L'aumônier : Euh, bonjour, bonjour à tous. *[Il se racle la gorge puis fait un grand sourire aux détenus.]* J'espère que, comme moi, vous avez tous apprécié votre dîner.

Voix : Des boulettes et des nouilles ! *[Les huées se déclenchent. Un coup de sifflet des gardiens rétablit le silence.]*

L'aumônier : La nourriture est quelque chose que l'on prend tellement pour acquis que, euh, on oublie parfois de faire preuve de suffisamment de reconnaissance. Mais quand j'entends parler des conditions de vie épouvantables dans ces coins d'Europe ou d'Asie où règne la famine, je, euh, je pense que nous avons beaucoup de chance d'avoir l'estomac bien rempli.

[Il se fait huer. Quelqu'un le siffle.]

Quand on en vient à parler de nourriture, euh, on pense tout de suite par une association d'idées tout à fait logique à, euh, aux bienfaits de la chaleur - la chaleur ! La chaleur, euh, qui fait que, euh, il y a de la nourriture ! Cette merveilleuse chaleur ! La chaleur sous toutes ses formes ! La chaleur du soleil qui réchauffe l'atmosphère et qui permet aux légumes de pousser et aux graines de, euh, et aux fruits, euh, la chaleur, euh, du corps et, euh, *[il s'essuie le front.]* La chaleur, la chaleur universelle... À cette époque de l'année, certains d'entre nous trouvent la chaleur oppressante mais c'est manquer de reconnaissance, vraiment manquer de reconnaissance-

[Les prisonniers commencent à taper des pieds.]

[L'aumônier continue en haussant la voix.] Car toute vie sur terre dépend de la présence de la chaleur... du Nord au Sud, de l'Équateur aux Pôles... même jusqu'en Alaska... même dans le Klondike...

[Le bruit des pieds augmente.]

Qu'est-ce que serait le Klondike sans la chaleur ? Une vaste plaine glacée ! [Il se gratte le front et jette des coups d'œil nerveux.] Dans le Klondike, nos braves missionnaires risquent leurs vies au milieu des tribus sauvages d'Indiens belliqueux...

[Quelqu'un lance un missel. Les prisonniers tapent des pieds de plus en plus furieusement.]

Mon Dieu ! Ainsi que je le disais... dans le Klondike... !

[Les détenus bombardent l'aumônier avec leurs missels. On entend un coup de sifflet, des cris, une sirène. Noir. On entend en interlude un morceau de jazz moqueur. Un projecteur éclaire le bureau. L'aumônier entre précipitamment. Il se tamponne le front avec son mouchoir.]

L'aumônier : Que Dieu nous protège !

Le directeur [au téléphone] : Schultz ? Tous les gardiens en alerte générale ! Trouvez-moi qui a assommé l'aumônier avec un missel. Eh bien ! Je vous donne ma parole, mon révérend, je m'attendais vraiment pas à une réaction comme ça ! Je tombe des nues !

L'aumônier : Aïe, je crois que j'ai besoin de soins.

Le directeur : Ouais, bon, prenez ces quelques dollars, mon révérend.

L'aumônier : Sans parler du choc nerveux vous savez ! Aïe !

Le directeur : Ouais, bon...

L'aumônier : Affreux, affreux ! C'était vraiment une expérience terriblement éprouvante !

Le directeur : Tenez, voilà deux dollars de plus.

[Musique : Jazz.]

Noir.

Épisode 4.

Annonceur : Instant Zéro !

Un projecteur éclaire le bureau du directeur. Eva est en train de taper avec nervosité. Jim entre. La tension, qui lui est habituelle, a atteint un point insoutenable. Même ses mouvements sont rigides comme ceux d'un automate, la haine qu'il couve transparaît dans ses yeux.

Eva [Elle sursaute à son arrivée] : Jim, tu n'es pas...

Jim : Non, je ne suis pas enfermé dans le bloc C.

Eva : Je ne t'avais pas vu. J'avais peur-

Jim : Tu as dû oublier à quel point ma peau a de la valeur.

Eva : Tu as l'air crevé Jim.

Jim : Oui. Parce que toi, t'arrives à dormir la nuit ?

Eva : Non, pas très bien ces derniers jours.

Jim : Mais comment t'arrives à dormir tout court alors que tu vois ce qui se passe et que tu ne fais rien ?

Eva : Mais qu'est ce que je pourrais faire ?

Jim : Tu pourrais parler. Tu pourrais dire à la Société de Protection de l'Humanité que trois mille cinq cents animaux vont mourir de faim et sont menacés de torture.

Eva : Et perdre mon boulot ?

Jim : Ah. Désolé de ne pas avoir le sens pratique.

Eva : Tu ne comprends pas. Ça faisait six mois que j'étais au chômage.

Jim : Tu me l'as déjà dit.

Eva : Je n'avais plus un sou en poche. Une fois, un homme m'a suivie dans la rue et j'ai attendu jusqu'à ce qu'il me rattrape. Tu vois, j'en étais arrivée là, j'allais lui demander de l'argent.

Jim : Tu l'as fait ?

Eva : Non. Au dernier moment, je n'ai pas pu. À la place, j'ai préféré avoir faim.

[Jim la regarde.]

Tu veux que je revive ça ? Les temps ne sont pas meilleurs. Et maintenant je crois que j'aurais plus de courage ou moins de dignité, ou alors que j'aurais encore plus faim qu'avant.

Jim : Effectivement, gardez votre travail, mademoiselle Crane... même si ça vous rend complice d'un massacre !

Eva : On en n'est pas là.

Jim : Si, on en est bientôt là. C'est moi qui vais parler. Tant pis si je perds ma chance de conditionnelle.

Eva : Non, tu ne peux pas faire ça. Attends un peu de voir ce qui se passe.

Jim : On est au pied du mur. Whalen a donné des instructions pour qu'on enferme le bloc C dans le Klondike ce soir s'ils refusent de manger.

Eva : Je sais, je l'ai entendu.

[Jim décroche le téléphone.]

Qu'est-ce que tu fais ?

Jim : Je vais faire exploser ce putain de trou à rats !

Eva *[elle lui prend le téléphone]* Non, Jim. Je le ferai moi-même ! Je vais parler !

Jim : Quand ?

Eva *[Elle baisse le ton]* : Maintenant. Ce soir. Je ferai un saut au journal en rentrant chez moi.

Jim : Tu le feras, hein ?

Eva : Oui.

Jim : Non, attends demain. On aura plus de preuves à ce moment-là. Avec tout le bloc C dans le Klondike.

[Whalen entre.]

Le directeur : Bon, Jim. Qu'est-ce que les gars du bloc C pensent du changement de climat que je leur ai préparé ?

Jim : Ils ne sont pas encore au courant. Wilson leur dira quand il ramènera les hommes du trou.

Le directeur : Je te dis qu'ils vont manger ce soir.

Jim : Qu'est-ce qu'il y a à dîner ?

Le directeur : Notre grand classique : boulettes et nouilles. Je vais quand même pas les chouchouter ces bâtards... Excusez-moi Eva.

Jim : Ça m'étonnerait qu'ils mangent.

Le directeur : Ah, oui ? Ça t'étonnerait ? Pas moi. Eva...

Eva [*Elle a mis son chapeau*] : Oui, monsieur ?

Le directeur : Je veux que vous soyez de retour après le dîner. Tout doit être en règle au cas où les fouineurs professionnels viendraient mettre leur nez ici.

Eva : Entendu.

Le directeur : Ça serait bien que vous preniez la navette de 19h15.

Eva : Oui, monsieur. [*Elle sort*].

Jim : À propos de ma conditionnelle, monsieur Whalen-

Le directeur : Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ?

Jim : C'est pour le mois prochain.

Le directeur [*Il grogne*] : Hum.

Jim : La décision dépend surtout de vous.

Le directeur : T'es quand même gonflé !

Jim : Pourquoi ?

Le directeur : Venir m'emmerder avec cette histoire de conditionnelle avec tout ce qui se passe en ce moment !

Jim : Pour moi, c'est important. Ça fait dix ans que je suis ici et j'ai dix ans de nickel. J'ai droit à mon ticket de sortie.

Le directeur : Tu vas avoir un ticket pour le Klondike si tu continues à me faire suer avec cette histoire !

Jim [*Il fait un pas en avant*] : Nom de Dieu...

Le directeur : Quoi ?

Jim [*Il cherche désespérément à se contrôler*] : Rien.

Le directeur [*mal à l'aise*] : Je vais aller dîner. Je serai de retour vers 8 heures, 8 heures et demie. Ouvre l'œil.

Jim : Oui, monsieur.

[*Le directeur sort. Jim se couvre le visage, il étouffe un sanglot.*]

Noir.

Épisode 5 :

Musique : « Je fais des bulles, des bulles, encore des bulles. »

Annonceur : « Bloc C ! » La musique s'évanouit.

Un projecteur éclaire la cellule. Le dialogue est relativement enjoué, mais le désespoir est palpable.

Butch [*d'une voix rauque*] : *Je fais des bulles, des bulles, encore des bulles...*

Joe : Arrête ton char avec cette vieille rengaine. Y serait temps d'apprendre de nouveaux trucs, non ?

Butch : C'était nouveau la dernière fois que je l'ai entendu.

Joe : Avant de te faire coffrer.

Butch : Ça venait de sortir.

Joe : Depuis, ça a pris un sacré coup de vieux.

Butch : C'était la chanson préférée de Goldie.

Joe : Je croyais que t'avais dit qu'elle aimait bien Dardanella.

Butch : Ouais, elle aimait bien ça aussi.

Joe : Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

Butch : Comment veux-tu que je sache ? Ça fait dix ans qu'elle m'écrit plus.

Joe : Merde. À l'heure qu'il est, elle doit être morte de la chtouille.

Butch : Nan, pas Goldie.

La Folle : Je voudrais être mort. Avant, j'avais de beaux ongles. Regardez-les maintenant. J'avais de belles dents aussi. J'avais de beaux cheveux. Et maintenant quand je me regarde, je voudrais être mort.

Butch : *Toujours je cherche fortune,
Et toujours elle se cache...*

[Quelqu'un imite la chanson au bout du couloir].

Butch [*Il se précipite vers les barreaux*] : C'est qui ? C'est toi, Krause ? Quand j'aurai besoin de minables pour faire les chœurs, je te ferai signe.

La Folle : Je voudrais être mort. J'espère bien réussir à crever de faim. Et j'y arriverai. Je me sens déjà à moitié mort.

Butch : *Je les vois voler si haut, qu'elles en touchent presque le ciel-* Ils éteignaient toujours la lumière sur cette chanson. Y avait une sorte de boule de verre argentée accrochée au plafond ; ça tournait, et ça tournait encore et encore et ça faisait des arc-en-ciel sur le sol et sur les murs- ah, la vache, c'était beau !

La Folle [*Il se lève*] : Je te jure, je tiendrai pas longtemps, Butch !

Butch : Nan ?

La Folle : Nan, j'ai une santé fragile. J'avais déjà les nerfs fragiles avant d'être envoyé ici. Putain, c'est moi qu'ai trinqué alors que je vendais pas d'herbe. J'en fumais, mais j'en ai

jamais vendu ! Je suis persécuté ; toute ma vie, j'ai été persécuté ! Et maintenant je vais p't-être me faire tuer dans le Klondike, je sortirai jamais d'ici, jamais, je sortirai jamais d'ici !

Butch : Arrête tes conneries !

La Folle : T'as déjà été au Klondike, Joe ?

Joe : Nan, mais Butch, oui.

La Folle : C'est comment, Butch ?

Butch [*Il se lève doucement et va sur le devant de la scène*] :

Et comme mes rêves les plus beaux,

Un jour elles manquent à l'appel !

La Folle : On dit que c'est pas tant la chaleur que...

Joe : Que quoi alors ? L'humidité ?

La Folle : Nan, c'est que tu peux pas bien respirer. C'est étouffant ! [*Il met les mains à son cou.*]

Butch : *Toujours je cherche fortune, et toujours elle se cache !*

Je fais des bulles, des bulles et encore des bulles !

[*Il s'arrête subitement.*]

[*Une porte claque ; les hommes se lèvent tous ensemble, tendus. On entend une toux de supplicé et de violents sanglots.*]

Butch [*Il continue à voix basse*] : Ils les remontent du trou.

Schultz : Allez, bougez vous, c'est pas encore votre enterrement !

[*Des sanglots et des toux accompagnent le bruit des prisonniers qui traînent des pieds. Les détenus dans les cellules les suivent du regard, la bouche ouverte, comme s'ils assistaient à une procession terrifiante.*]

Schultz : Stop. Quart de tour à gauche. Eh toi, Shapiro, faut que je te parle en yiddish pour que tu comprennes ?

[*On entend des murmures. Butch attrape son gobelet en fer et le tient fermement. Coup de sifflet. La porte de la cellule s'ouvre.*]

Un, deux ; un, deux. Rentrez dans vos cellules, Fisher, Shapiro.

[*Speedy trébuche dans la cellule. Il n'est pas rasé et a l'air livide, il sanglote.*]

OK. Regardez-les bien et rappelez vous de ça. Le trou, c'est rien comparé au Klondike. Si vous n'mangez pas ce soir, c'est le Klondike et le boss est bien décidé à vous en donner double dose, bande de bâtards.

Une voix [*doucement mais avec beaucoup d'intensité*] : Où est Ollie ?

Une autre [*staccato*] : Ouais, où est Ollie ?

Chœur : Où est Ollie, où est-il, qu'avez-vous fait d'Ollie ?

[*Pause brève.*]

Schultz : J'suiswh pas responsable si un imbécile de nègre se met en tête de se faire exploser le cerveau. [*La peur commence à s'entendre dans sa voix.*]

[*Tout d'un coup, Butch se met à frapper sur les barreaux avec son gobelet. Les murmures s'intensifient. Depuis son arrivée sur scène, Speedy est resté debout, complètement hagard. Il se met lentement à genoux à*

côté de la couchette. La Folle essaie maladroitement de le réconforter. Joe et Butch ne quittent pas Schultz des yeux. On entend un coup de sifflet. Les voix s'atténuent.]

Schultz [*Il est debout, juste à l'entrée de la cellule. Il continue*] : Vous voyez ce thermomètre ? [*Il sort un gros thermomètre de sa poche*] Cette petite marque rouge, là ? Y a marqué « température du corps. » Et vous voyez cette marque, trois degrés au dessus ? Y a marqué « fièvre. » Vous croyez qu'on va s'arrêter là ? Ça risque pas ! Ça va continuer à grimper jusqu'à ce que ce foutu thermomètre explose. On va battre tous les records. Ça va être la plus grande vague de chaleur de tous les temps. Maintenant, si vous pensez que je ne suis pas un expert en météo, vous avez qu'à faire les difficiles. Laissez une seule nouille dans votre assiette et vous verrez.

Une voix : Des nouilles ?

[*Un silence de plomb s'abat dans les cellules.*]

Schultz : Ouais, des nouilles.

Butch : Des nouilles, hein ? On n'en bouffera pas, ni ce soir, ni demain. Pas tant que Whalen continuera à s'en foutre plein les poches en nous servant sa pâtée pour chiens.

Schultz : C'est ça que vous voulez que je lui dise ?

Butch : Ouais, dis-lui ça et si ça lui plaît pas...

[*Bruits de voix, coup de sifflet. Une porte claque. Les voix se calment.*]

Une voix : Le Klondike ?

Une autre : C'est pour ce soir ?

Une autre : Ouais, pour ce soir, si on mange pas.

Une autre : Le Klondike ? Non, pas le Klondike ?

Une autre : On peut pas faire ça si on risque le Klondike.

Une voix [*aiguë et désespérée*] : On s'en sortira pas !

[*On entend une toux de supplicé et des sanglots violents. Mex prie d'une voix étranglée.*]

Mex : Santa Maria... Madre de Dios... etc.

[*Butch s'approche des barreaux et tape avec autorité.*]

Une voix : C'est Butch !

Une autre : Qu'est-ce qu'y dit ?

Mex : Jesus- muerto por nuestros pecados !

Butch : Fermez vos gueules, les gars ! C'est valable pour toi aussi, Mex. Te fais pas de bile, t'auras tout le temps de parler à Jésus quand tu y seras ! Écoutez-moi bien maintenant ! S'y a un seul gars du bloc C qui s'avise de manger, il aura affaire à moi et y prendra la peine maximum, compris ? Vous avez peur du Klondike ? Eh bien moi je vous dis : qu'y nous y balancent au Klondike ! D'accord, p't-être que les avortons vont se transformer en petits tas de graisse fondue mais on y passera pas tous ! Y en a qui vont s'en sortir du Klondike ! Et comme le Klondike, c'est leur dernier atout, si tu crèves pas, c'est eux que t'as crevés ! Tu les as baisés pour de bon ! Et tu sais ce qui se passe ? Ils viennent te voir et y te disent : « C'est bon, t'as gagné.. Qu'est-ce que tu veux ? » et c'est là qu'on dit qu'on

veut plus du Boss, qu'y nous foutent quelqu'un d'autre à la place, qu'on veut des conditions de vie correctes. Pas question de continuer à être serrés comme des sardines, à être collés avec des mecs qu'ont des maladies contagieuses. On veut une désinfection générale et de l'air pur dans les cellules et surtout... ON VEUT DE LA BOUFFE QUI PUISSE SE MANGER, MERDE ! [*Applaudissements*] Plus de boulettes, de nouilles et de fayots et toujours des boulettes, des nouilles et des fayots – à la fin, t'es tellement écoeuré que tu crois que le monde entier est fait de ces saloperies de boulettes, de nouilles et de fayots [*Applaudissements*] et p't-être que quand on aura fait le ménage, ct'endroit sera comme la prison de Chilicothe. Un endroit où les types apprennent à gagner leur croûte, une fois dehors ! Où ils apprennent un métier et améliorent leur éducation ! Pas un endroit où y sont enfermés comme des rats dans leur trou en attendant qu'ils crèvent pour que l'État économise un peu d'argent !! [*Violents éclats de voix*] Ce soir, on va au Klondike ! Y a trois sections ! La première : enfer puissance dix, la deuxième : enfer puissance 100 et la troisième : enfer puissance 1000 ! Et vous savez où Butch O'Fallon va atterrir ! –Alors, si moi, j'ai pas la trouille, vous non plus ! C'est tout ce que j'ai à dire.

Une voix : OK, Butch.

Un autre : On est avec toi !

Le chœur : On sera plus forts que le Klondike ! Tu parles si on va être forts -on va baiser Whalen- [*On entend des rires nerveux et des applaudissements.*]

[*Les voix s'éteignent brutalement sous l'effet de la peur.*]

Mex [*il psalmodie*] : *Muerto-por nuestros pecados-rojo-de sangre- es... el Sol!*

Noir.

Épisode 6.

Annonceur : « *Définition de la vie !* »

Un projecteur éclaire le bureau. Jim est face au public. Il fume, accoudé sur le bureau. Eva entre.

Eva : Bonjour, Jim.

Jim : Mmm.

Eva : Il fait beau dehors. Un peu plus frais. Qu'est ce qui va pas ?

Jim [*Il sourit d'un air désabusé*] : Demande-moi ce qu'est la vie, Eva.

[*Eva le regarde et le rejoint.*]

Demande-moi ce que c'est et je te le dirai.

Eva [*Elle enlève son chapeau*] : Non, mon chéri.

Jim : Pourquoi ?

Eva : Ça sent la mauvaise plaisanterie.

Jim [*Il écrase sa cigarette*] : C'est un long processus de mort, voilà ce que c'est !

Eva : C'est pire que ce que je craignais.

Jim : Mais c'est ce qui se passe ici. Peut-être que c'est différent de l'autre côté de la barrière. J'aimerais bien le savoir, mais j'imagine que j'aurai jamais cette chance !

Eva [*sérieusement*] : Et ta conditionnelle ?

[*Jim craque une allumette et la regarde se consumer*] Refusée ?

Jim : Pas encore, mais ça va venir. J'en ai parlé à Whalen.

Eva : Ah. Tu n'aurais pas dû lui en parler maintenant, il est sur les nerfs avec cette histoire de grève de la faim.

Jim : J'ai pas fait exprès. C'est sorti comme ça. Je commence à perdre les pédales... Butch m'a donné un surnom qui me va bien. Tu sais où ils finissent les moutons, n'est-ce pas Eva ?

Eva : Jim ! Ne dis pas de bêtises.

Jim : En route pour l'abattoir... en bêlant gentiment jusqu'à la fin des temps ! Putain de merde !

Eva [*Elle brosse son chapeau*] : Ah ces pigeons, j'aimerais bien qu'ils fassent un peu plus attention ! Tu ne trouves pas qu'il est joli mon chapeau, Jim ?

Jim [*sans regarder*] : Oui, il est impressionnant.

Eva : Je l'ai acheté en rentrant à la maison. Je me sentais gaie et irresponsable... sachant que demain va être le dernier jour j'imagine ! Jim ! [*Elle lui prend le bras, il détourne le visage...*]

Jim [*Sa peur est visible*] : Si je me fais encore recaler cette fois, ce sera la dernière.

Eva : Pourquoi ?

Jim : Parce que je vais péter les plombs ! Je vais exploser ! J'ai atteint la limite du supportable !

Eva : Ne dis pas de bêtises, Jim.

Jim : Tu connais la situation. Ça fait dix ans que tous me haïssent, sauf lui. Je travaille pour lui et en même temps je l'ai tellement en horreur que ça me rend malade rien que de le regarder ! Ça fait dix ans que je suis son larbin. Mon garçon, fais ci, fais ça ! Oui, monsieur. Oui, M. Whalen ! Je meurs d'envie de l'attraper à la gorge, ce gros lard, et de l'étouffer jusqu'à ce qu'il en crève ! C'est pour ça que mes mains tremblent tellement... pour ça et pour autre chose. Je suis à la fenêtre, je regarde ce qui se passe dehors, je vois les rues, les immeubles, la circulation, les lumières qui s'allument, qui s'éteignent ; et moi, je suis coincé ici, derrière ces murs, tellement coincé que c'est comme si on m'avait enterré vivant en me laissant juste un petit trou pour voir ce qui se passe dehors. Pendant ce temps-là, je sens les vers qui sont en train de me dévorer...

Eva : Arrête. Ne dis pas de bêtises. [*Elle traverse la scène et va jusqu'à la fenêtre...*] Il fait bon dehors. Il fait un peu plus frais.

Jim : Tu l'as déjà dit.

Eva [*Elle sourit de manière désespérée*] : Oui, mais ça n'a pas changé. Il y a une fête foraine à South Bay. Je m'y suis précipitée comme une gosse et j'ai fait un tour sur les chevaux de bois.

Jim : Ah oui ?

Eva : Il y a deux places sur les chevaux, Jim. Une devant et une derrière... le mois prochain, on ira ensemble.

Jim [*Tout d'un coup, il craque*] : Eva ! Eva ! [*Il se cache la figure.*]

Eva [*Elle se précipite vers lui*] : Je t'aime !

[*Pause*]

Jim [*Sa voix tremble*] : C'est quoi cet endroit ? Ça sert à quoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Les juges te déclarent coupable. Mais c'est quoi « coupable ? » Qu'est-ce que ça veut dire d'abord ? C'est drôle, mais je sais pas. [*Il prend le dictionnaire.*] Voyons voir ce que dit le Webster. Qu'est-ce que ça dit ? « Responsable d'avoir perpétré un délit. » Mais pourquoi « responsable ? » Qu'est-ce que ça veut dire « responsable ? » Est-ce qu'on a le choix ? Quand ils mélangent toutes les petites molécules qui nous constituent, est-ce qu'ils demandent poliment à chacun ce qu'il veut être : riche, pauvre, mendiant, voleur ? Bon Dieu, non ! C'est le hasard tout ça. Et pourtant le juge dit : « Jim, vous êtes coupable ! » [*Il jette le dictionnaire au sol.*] Ce bouquin est dépassé. Il nous en faut un autre avec de nouvelles définitions.

Eva : Ne dis pas un mot de plus, je te laisserai pas ! [*Elle l'embrasse.*]

Jim : Comment on en est arrivé là ?

Eva : Je sais pas.

Jim : C'est le plus sale coup qu'on nous ait fait.

Eva : Ne dis pas ça !

Jim : On ne peut pas être ensemble. On ne pourra jamais, Eva.

Eva : Mais si on peut !

Jim : Où ?

Eva : Il doit bien y avoir un endroit.

Jim : Comment ?

Eva : Je ne sais pas comment.

Jim : Moi non plus.

Eva : Mais le mois prochain...

Jim : Il n'y aura pas de mois prochain !

Eva : Si, il y en aura un, il y en aura un, c'est obligé !

Jim : Pourquoi ?... Pourquoi ?

Eva : Parce que je t'aime tellement que c'est obligé que ça se passe comme je veux !

Jim : Pourquoi tu m'aimes ?

Eva : Pourquoi on est sur terre ? Je ne sais pas pourquoi.

Jim : Moi non plus...

[*Ils s'enlacent dans une extase douloureuse. Noir. La lumière se rallume alors que le téléphone sonne.*]

Jim : Oui ? Je lui dirai. [*Il raccroche.*]

Eva : C'était qui ?

Jim : Schultz. Ils refusent de manger.

Eva : Qu'est-ce qu'il va faire ?

Jim : Il a déjà reçu des ordres de Whalen. Ils seront au Klondike à sept heures.

Eva [*elle laisse passer un instant*] : Je ne serai pas là demain.

Jim : Non ?

Eva : J'irai voir la presse. Et le maire. J'irai partout où des gens m'écouteront !

Jim : Tu crois qu'y vont t'écouter, Eva ?

Eva : Je les forcerai à m'écouter !

Jim : Et après, qu'est-ce que tu feras, sans boulot ?

Eva : J'aurai qu'à attendre trois semaines. Et ensuite, je serai à ta charge, Jim !

Jim : J'espère que Dieu te donnera raison.

Eva : Mais j'ai raison ! Tu sais que j'ai raison !

[*Whalen entre.*]

Le directeur : Bonjour ! T'es encore là, Jim ?

Jim : Oui, monsieur. Schultz a appelé. Ils ont refusé de manger.

Le directeur : Ça va. Il sait ce qu'il a à faire.

Jim : Oui, c'est ce qu'il a dit.

Le directeur [*Il griffonne sur un morceau de papier*] : Apporte ça au standard, qu'ils l'affichent et qu'ils fassent passer le message.

Jim : Est-ce que ça veut dire que- ?

Le directeur : T'occupes. Apporte ça là-bas, c'est tout. Et au pas de course !

Jim : Oui, monsieur.

[*Jim sort.*]

Le directeur [*à Eva*] : Vous voilà de retour, hein ?

Eva : Oui.

Le directeur [*Il rote et retire son manteau*] : J'aurais dû vous dire d'apporter vos affaires.

Eva : Mes affaires ?

Le directeur : Oui, votre petit déshabillé en soie et tout le tralala.

Eva : Comment ça ?

Le directeur : Mise en quarantaine ! Une sale épidémie vient de se déclarer ! On va avoir vingt-cinq cas de fièvre violente ce soir donc j'ai imposé la quarantaine – personne ne peut sortir d'ici tant que l'épidémie n'est pas terminée.

Eva : Je ne peux pas rester ici.

Le directeur [*il s'affaire avec des papiers*] : Bien sûr que si. Ma femme vous préparera une chambre. Vous serez très bien.

Eva : Non, je refuse.

Le directeur : Vous n'avez pas le choix.

Eva : Comment ça ?

Le directeur : Je veux à tout prix éviter qu'on sache à l'extérieur ce qui se passe ici en ce moment. C'est mon problème et personne d'autre que moi ne s'en mêlera. Alors, par précaution, aucun bateau ne peut quitter l'île ou y accéder sans mon autorisation.

Eva : Je crois que vous abusez de votre pouvoir.

Le directeur : Nan, vous vous trompez. Quand il y a état d'urgence, j'ai le droit de faire ce que je veux. Dites-moi... de quoi avez-vous peur ?

Eva [*effrayée*] : Je...

Le directeur : Je sais. Nous sommes tous sur les nerfs depuis quelques jours. Moi-même j'ai des gaz. [*Il se sert un whiskey.*]

Eva : Non, vous avez déjà trop bu. J'ai bien peur que ça vous ait monté à la tête. Vous devriez savoir que vous n'allez pas vous en tirer comme ça.

Le directeur : Faites attention !

Eva [*elle est agitée*] : Je ne suis pas prisonnière... J'ai le droit d'aller et venir à ma guise... Vous ne pouvez pas m'en empêcher !

Le directeur : Faites attention, je vous dis !

[*Elle attrape le téléphone.*]

Eva : Riverside 3854 ! Riverside 3-8 [*Elle se rend compte que la ligne est coupée.*]

Le directeur : Les appels pour l'extérieur sont coupés. Vous perdez votre temps.

Eva : Donc je... je suis vraiment prisonnière ici !

Le directeur : Vous êtes retenue sur l'île de manière temporaire... autant vous faire à l'idée! [*Il se sert un autre verre.*]

Eva : Oh.

Le directeur : Bon, maintenant, qu'est-ce qui vous arrive ?

Eva : Je ne sais pas pourquoi mais j'ai terriblement peur.

Le directeur [*Il se veut rassurant*] : Vous vous montez la tête pour rien. Il n'y a aucune raison d'avoir peur.

Eva : Si, vous ! C'est de vous que j'ai peur ! [*Elle s'éloigne de lui.*]

Le directeur : Moi ? Mais pourquoi vous avez peur de moi ?

Eva : Je ne sais pas, mais j'ai peur. Vous me terrifiez. Il faut que vous me laissiez partir, je ne veux plus rester avec vous, M. Whalen.

Le directeur : Allez, allez.

Eva : Non, ne me touchez pas ! S'il vous plaît, ne me touchez pas.

Le directeur : Vous êtes hystérique, Eva.

Eva : Oui !

Le directeur [*d'un ton cajoleur*] : Ma femme aussi, elle a des périodes comme ça : « Me touche pas, me touche pas ! »

Eva [*Elle bat en retraite*] : Oui, exactement !

Le directeur : Je connais un bon remède à ça qui marche toujours. Là, là, ma petite fille, ça va aller. Détends toi. Tu t'inquiètes pour rien. T'es toute tendue, tu vois ? T'as les nerfs et les muscles tout contractés.

Eva : Oui... [*Elle s'est presque évanouie sous le poids de la tension nerveuse, le ton cajoleur de Whalen a un effet hypnotique sur elle.*]

Le directeur : Hum. Quand ma femme se met dans des états pareils, je... euh... je lui masse la nuque... doucement, très doucement... jusqu'à ce que la tension s'apaise...

Eva [*ses yeux se ferment*] : Oui...

Le directeur [*il la regarde d'un air lascif*] :et ensuite je...

[*Eva soupire comme si elle s'était endormie*]

Le directeur : Eva ?... Eva ? [*Il se lève et ouvre la porte qui conduit à la pièce du fond, puis hésite -*]

[*Le téléphone sonne.*]

Putain, qu'est-ce que c'est encore ? Ouais ? Quoi ? J'arrive tout de suite ! [*Il raccroche – et lui susurre d'un ton aviné*] : Bouge pas ma mignonne, je reviens tout de suite ! Oui ma jolie... [*Il enfiler son manteau avec difficulté et sort.*]

[*Eva pousse un cri étouffé au moment où la porte claque –elle se lève doucement. La porte extérieure s'ouvre. Elle crie. Jim entre.*]

Eva : Jim ! Jim !

[*Jim la prend dans ses bras.*]

Sors-moi de là, oh s'il te plaît, s'il te plaît, sors-moi de là. [*Elle se met à pleurer de manière incontrôlée.*]

Jim : Tiens bon ! [*Il la secoue.*] Tiens bon !

Eva : J'essaie, Jim.

Jim : Respire un grand coup. Tiens, ici, à la fenêtre.

Eva : Oui !

Jim : Tu vois ces lumières là-bas ?

Eva : Oui !

Jim : C'est le Lorelei qui repart. Si tu fais pas de bruit, tu peux entendre la musique. [*Elle se penche contre lui – on entend une musique au loin.*] Ça va mieux maintenant ?

Eva : Oui. Merci, Jim

Jim : Qu'est-ce qui s'est passé ? Raconte-moi tranquillement sans te mettre dans tous tes états.

Eva : Il m'a dit que... que j'étais prisonnière ici ! Je ne peux pas partir ! Je ne sais pas pourquoi mais ça m'a fait terriblement peur tout d'un coup. Ses yeux, sa manière de me regarder, Jim... J'ai eu le pressentiment que quelque chose d'affreux allait se produire –

Jim : Tout doux, tout doux !

Eva : Oui. Je crois que je suis une vraie trouillardes.

Jim : Non, tu as plus de cran que moi.

Eva : Il s'est approché très près de moi... et sa voix... m'a un peu endormie.

Jim : Est-ce qu'il a - ?

Eva : Non. Il a seulement ouvert cette porte. Puis le téléphone a sonné... j'ai entendu la sonnerie comme si elle était à des milliers de kilomètres !

Jim : Le téléphone ?

Eva : Je crois qu'ils lui ont demandé de monter. Il a quitté la pièce et je... j'aurais sauté par la fenêtre si tu n'étais pas arrivé à ce moment-là !

Jim : Tu sais qu'il n'y a que de l'eau en dessous.

Eva : Je m'en fichais. Je voulais juste partir, par n'importe quel moyen.

Jim : Tu partiras.

Eva : Avec toi, Jim ? Tu m'emmèneras avec toi ?

Jim : Oui, bientôt. Tu n'entends pas déjà les murs trembler ? Ils ne tiendront pas le coup beaucoup plus longtemps. Ça bouillonne trop à l'intérieur... toute cette haine, ces tortures, cette folie furieuse ! Bientôt, les murs vont sauter et nous serons libres !

Eva : Je veux être avec toi quand ça arrivera ! Je veux que tu me prennes dans tes bras pour que le jour où ça s'écroule, les murs ne s'effondrent pas sur moi et que je ne sois pas écrasée, Jim.

Jim : On sera ensemble.

Eva : Où ?

Jim : Rejoins-moi ce soir dans la cour, zone ouest.

Eva : On sera en sécurité là-bas ?

Jim [*dans un chuchotement*] : Il fait noir. Personne ne nous verra.

Noir. Fin de l'acte II.

Acte III.

Épisode 1.

Annonceur : « Le 15 août au matin ! »

Un projecteur éclaire le bureau. Le directeur est au téléphone. Pendant les épisodes suivants, le sifflement de la vapeur des radiateurs envahit le théâtre presque en permanence.

Le directeur : Schultz ? Y fait combien en bas ? Cinquante et un ? Qu'est-ce qui se passe ? Poussez la température jusqu'à cinquante-cinq ! Butch O'Fallon est dans le trois, non ? OK, dans le trois, vous poussez jusqu'à 58 et que ça ne descende pas en dessous sans ordre de ma part ! Hé ! Vous avez bien fermé les fenêtres dans le couloir ? Bon. Surtout vous ne les ouvrez pas et vous les laissez tous brailler jusqu'à ce qu'ils en crèvent !

[Noir. Un projecteur éclaire le Klondike. On aperçoit la salle de torture à travers un écran qui permet de créer un effet de brouillard ou de vapeur. Les hommes sont étalés par terre et respirent péniblement. Ils sont torsés nus et leurs corps sont luisants de sueur. Une lumière au plafond les aveugle impitoyablement. Les murs nus ruissellent d'eau. Tout autour de la pièce, des radiateurs laissent échapper des nuages de vapeur brûlante.]

Joe *[il toussé]* : Quelle heure il est ?

Butch : Putain, comment tu veux que je sache ?

Speedy *[il geint]* : De l'eau... de l'eau.

Joe : Tu crois que ça fait une nuit entière qu'on est là ?

Butch : Ça, ouais. Je vois le jour à travers le trou.

Joe : T'es resté combien de temps la dernière fois ?

Butch : Trente-six heures.

Joe : Putain !

Butch : Ouais. Et là, on en n'a fait que huit.

Speedy : De l'eau !

Butch : Hé, tu sais quoi ? Eh, tu la connais celle-là, celle de la vieille et du voleur, quand la vieille le retrouve en train de crocheter sa serrure ?

Joe : Ouais. *[Il toussé.]*

La Folle : Speedy est malade, moi aussi. Pourquoi y a personne qui vient ?

Butch : Alors, tu la connais celle-là ?

Joe : Ouais, et depuis un bon bout de temps, Butch. *[Il toussé.]*

Butch : T'en en as pas une nouvelle alors ?

Joe : Nan, pas une seule, Butch.

Butch : Raconte-moi celles qu'on connaît déjà alors, putain de merde ! Vous allongez pas tous comme ça comme si on allait vous enterrer ! Faut que ça swingue les gars... chantez, allez, chantez ! T'en connais des chansons, La Folle, t'as une belle voix ! Allez merde, les gars ! Mettez-y un peu d'énergie ! Chantez, allez, plus fort les gars ! *[Il chante très fort d'une voix rauque.]*

Chante et range tes soucis dans ton vieux sac,

Souris, c'est sympa tu verras !

[*Les autres commencent faiblement à chanter-*]

Chantez merde ! Chantez plus fort !

T'fais pas de bile, mon lapin,

De toute façon, ça sert à rien !

[*Joe essaie de chanter, il se plie soudain en deux dans un violent accès de toux*].

Speedy [*il crie d'une voix angoissée*] : De l'eau ! De l'eau ! De l'eau ! [*Il sanglote.*]

[*Les radiateurs se mettent à siffler plus fort sous l'effet du surcroît vapeur qui s'en dégage.*]

La Folle [*en proie à une terreur frénétique*] : Nan, y remettent ça ! Oh, mon Dieu, pourquoi ils arrêtent pas ? Pourquoi y nous laissent pas sortir ? Oh, Jésus, doux Jésus, je vous en supplie, je vous en supplie, je vous en supplie ! [*Il sanglote de façon incontrôlée et s'écroule sur le sol.*]

Speedy [*faiblement*] : De l'eau... de l'eau...

Butch : Bien sûr, qu'y remettent ça ! Bien sûr ! Vous savez pas qu'on est au Klondike ? Eh, c'est pas la peine de chialer bande de pleurnichards ! Va falloir lâcher vot' tétine, un jour ! Allez, chantez...

Je fais des bulles, des bulles, encore des bulles !

De jolies petites bulles dans les airs !

Shapiro : Y a rien à faire, rien du tout. Je viens d'un peuple qui est habitué à souffrir. C'est pas nouveau. J'ai ça dans le sang. On a toujours subi des persécutions, la misère, la famine et la mort.

Speedy : De l'eau.

Shapiro [*Il marmonne en yiddish*] : Ma tête est pleine, pleine. Ça me fait mal à l'intérieur. Elle est peut-être déjà cassée, ma tête. Rose ? Rose ? Tu te rappelles la maison rue South Maple... c'est à ton nom, ma chérie... fais attention... ne fais pas de mauvais investissements...

Joe [*Il tousse*] : Laissez-moi une place près du trou d'air.

La Folle : Il n'y en a que pour toi !

Joe : Tu vois pas que j'étouffe ? [*Il tousse.*]

[*La vapeur se met à siffler plus fort.*]

Butch [*il se lève*] : Faut qu'on mette un peu d'ordre là-dedans. Qu'on arrête de se battre pour le trou d'air. C'est le seul endroit où peut à peu près respirer. Faut y aller à tour de rôle. Ça doit faire seize heures qu'on est ici. Peut-être qu'on en fera dix de plus, vingt de plus, même trente de plus.

Joe : Putain !

La Folle : On tiendra pas !

Butch : On tiendra si on s'organise. Restez près du sol. Mettez vous en cercle. Chacun son tour. Quinze secondes chacun. Après, peut-être moins, dix secondes puis cinq secondes.

C'est moi qui compte. Et si un gars flanche... il est fini... éjecté... vous le virez du cercle... c'est pas l'infirmier, ici... c'est le Klondike... et merde... on va pas tous crever ici... OK ? OK, Joe ?

Joe : OK.

Butch : Allez, c'est parti.

Speedy : De l'eau !

Butch : Fais passer le gamin en premier.

[Ils poussent le corps inerte de Speedy jusqu'au trou d'air.]

Respire ! Respire ! Respire, putain respire ! [*Il attrape Speedy par le col et le dévisage.*] Nan, c'est pas la peine. À l'heure qu'il est, il est sûrement en train de faire la course autour des étoiles !

La Folle : Il est pas mort ! Pas encore ! Il est évanoui, Butch ! Laisse-lui une chance !

Butch [*infléchissable*] : Vire-le du cercle. [*Alors que les lumières s'atténuent*] OK... Shapiro...

Joe...

[*Musique : « Je fais des bulles, des bulles, encore des bulles. » La musique cesse.*]

Noir.

Épisode 2.

Annonceur : « Le 15 août au soir. »

Un projecteur éclaire le bureau. Whalen est au téléphone.

Le directeur : Tu les entends ? En train de chanter ! On va les faire chanter pour quelque chose ! Combien il fait, soixante ? Poussez jusqu'à soixante-quatre là où il y a Butch ! Tu parles que je compte les laisser là toute la nuit. Nan, laissez les fenêtres fermées. De l'eau ? Qu'ils se la fabrique !

[Noir. Un projecteur éclaire le Klondike. Speedy gît mort au centre de la pièce, le visage recouvert d'une chemise. Les voix sont rauques, les respirations se font de plus en plus difficiles. Joe tousse comme un supplicié. Les radiateurs sifflent bruyamment.]

Butch : Tiens, y nous en mettent une dose de plus ! Baissez-vous, baissez-vous !

[La Folle sanglote désespérément. Shapiro marmonne en yiddish.]

Joe ! Regarde ! J'ai ça ! *[Il sort un rasoir de sa ceinture.]*

Joe : C'est une solution.

Butch : Peut-être que le Boss va venir faire un tour ici.

Joe *[il tousse]* : Nan, ça m'étonnerait.

Butch : Peut-être Schultz, alors. Ou le Mouton. *[Il se lève.]* Schultz ! Schultz ! Nan, c'est même pas la peine, il a trop la trouille pour ramener ses fesses ici ! Mais si jamais il vient-
[On entend une sonnerie.]

T'entends ça ? C'est la sonnerie du soir ! On a fait vingt-quatre heures, Joe. Plus que douze à tenir !

Joe : Comment tu sais combien de temps ça va durer ?

Butch : Ils veulent pas nous tuer !

Joe : Qu'est-ce que t'en sais ? *[Il tousse.]* ... C'est ton tour, Butch.

Butch : Eh, bouge de là, La Folle.

La Folle : Nan ! Laisse-moi respirer !

[Butch l'écarte violemment du trou d'air. Shapiro crie quelque chose en yiddish. La Folle avance en chancelant.]

Faut que je sorte d'ici ! Laissez-moi sortir, laissez-moi sortir ! *[Il se jette sur le mur, puis titube aveuglément vers les radiateurs.]*

Butch : T'approche pas des radiateurs !

[La Folle s'enfonce dans le nuage de vapeur. Il hurle et s'écroule sur le sol.]

Il s'est brûlé.

[La Folle crie et se met à sangloter.]

Ça suffit ! Et merde ! *[Il attrape La Folle par le cou et frappe sa tête contre le sol.]* Tiens, voilà !

Joe : Butch ! Tu l'as tué.

Butch : Quelqu'un aurait dû lui rendre ce service depuis longtemps.

[*Shapiro marmonne en Yiddish.*]

Tu la connais celle-là, celle des noirs à la messe ? « C'est Rastus qui dit comme ça, Mandy, Mandy, ça fait combien de temps que le curé... »

[*Noir. Un projecteur éclaire le bureau. Whalen est au téléphone.*]

Le directeur : Schultz ? Y fait combien chez Butch ? Soixante-sept ? Bien ! Vous laissez comme ça jusqu'à nouvel ordre... Je serai dans mon bureau jusqu'à minuit à peu près... S'il y a quoi que ce soit-

[*La lumière s'éteint graduellement. Un projecteur éclaire le Klondike. Shapiro, La Folle et Speedy sont étendus par terre, au centre, morts. Butch et Joe sont recroquevillés par terre à côté du trou d'air, ils ont du mal à respirer.*]

Joe : Butch...

Butch : Ouais.

Joe : Tu sais ton rasoir...

Butch : Ouais ?

Joe : Vas-y, saigne-moi ! Vite ! Je veux en finir !

Butch : Reprends-toi, Joe. Tu t'en sortiras.

Joe : Nan, je m'en sortirai pas, Butch. Je suis en train d'étouffer. Je tiens plus.

Butch : Respire !

Joe : Y a plus d'air qui passe, Butch.

Butch : Si, y a de l'air, respire, Joe.

Joe : Nan...

[*Butch lui soulève la tête et le secoue.*]

Butch [*d'une voix rauque*] : Merde, putain, flippe pas ! Reste avec moi, Joe ! On est plus fort que le Klondike, ouais, on est plus forts !

[*Joe rit de manière délirante. Butch continue, il se redresse.*]

Fermez ces putains de radiateurs ! De l'air, putain de merde, de l'air ! [*Il titube jusqu'aux radiateurs.*] Fermez-ça, vous m'entendez ? J'en peux plus de ce sifflement ! [*Il imite le sifflement.*] Je vais vous faire taire, fils de putes ! [*Il se précipite sur les radiateurs et se bat avec eux comme si c'était des êtres humains – il essaie d'étrangler la vapeur avec ses mains – il s'ébouillante et hurle de douleur – il s'éloigne en se tordant les mains, le visage déformé par la douleur.*] Tsss ! Tsss ! [*Il imite le bruit des radiateurs d'un air dément.*]

Joe : Merde, Butch, ça va pas là. T'as pétié un plomb. C'est quoi nos chances ? [*Butch titube vers le trou d'air.*]

Butch : Joe, eh Joe ! Speedy ! Et toi, La Folle ! Shapiro ! [*Il secoue l'un des corps.*] Faut qu'on chante, faut qu'on chante tous quelque chose ! Et fort en plus ! Plus fort !

Toujours je cherche fortune,

Eh bande de connards, pourquoi vous chantez pas! Allez chantez... chantez... Chantez merde !

Et toujours elle se cache...

[Les lumières s'éteignent alors que la musique vient accompagner les dernières paroles de « Bulles. »]

Épisode 3.

Annonceur : « La cour, zone Ouest. »

[La scène est plongée dans l'obscurité et le silence total pendant quelques instants. Puis-]

Eva : Jim !

Jim : Je suis là !

Eva : Je suis en retard. Je n'ai pas pu faire autrement.

Jim : Chut !

Eva *[Elle baisse la voix]* : Sa femme n'est pas sur l'île. Elle est partie cet après-midi. Je ne peux pas rester plus longtemps avec lui, Jim. Je ne peux pas !

Jim : Chut ! Tais-toi.

Eva : Qu'est-ce que je vais faire, Jim ? Qu'est-ce que je vais faire ?

Jim : Tais toi ! On n'est pas en sécurité. Ils pourraient nous entendre. Eva-

[Pause. Les projecteurs des gardiens se déplacent dans leur direction.]

Eva : Jim ! Attention ! Le projecteur !

Jim : Chut ! Baisse d'un cran !

[La lumière disparaît.]

Eva : Oh, Dieu merci.

Jim : On y va ?

Eva : Tu m'as même pas dit que tu m'aimais.

Jim : Je t'aime. On y va !

Eva : Oh, Jim... Jim ! *[Il y a une longue pause.]*

Jim : Revoilà les projecteurs !

[Les projecteurs font un cercle assez bas et s'arrêtent cette fois-ci juste au-dessus d'eux.]

Merde ! Baisse la tête !

Eva : Jim !

Jim : File ! Nan, pas de ce côté-là ! Vite !

[Le faisceau se dirige vers le sol et s'arrête sur le visage d'Eva. Elle hurle. Une alarme se déclenche. Un projecteur éclaire le bureau. Un gardien surveille Jim et Eva. Whalen entre.]

Le directeur : Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Le Gardien : On dirait que le Mouton a trouvé sa bergère, monsieur Whalen.

Le directeur : Ah !

Le gardien : J'ai entendu un bruit dans la zone Ouest. On aurait dit une voix de fille. J'ai braqué le projecteur et voilà ce que j'ai trouvé !

Le directeur : Ah ! Et qu'est-ce qu'ils faisaient ?

Le gardien : Ben, ils n'étaient pas là pour cueillir des fleurs.

Le directeur : Ça alors ! [À Eva] : Quand je pense... ta petite crise d'hystérie, tout à l'heure. Ça te posait un problème, hein, qu'il n'y ait pas de chaperon dans la maison. Et puis tu files comme une chienne en chaleur et tu...

Jim [*Il se dirige vers lui*] : Arrêtez !

Le directeur : Hein !

Jim : C'est facile d'insulter les gens un flingue à la main.

Le directeur : Baissez votre arme. [*Il prend un tuyau en caoutchouc dans le couloir.*] C'est décevant de voir ce qui se passe quand on fait confiance aux mauvaises personnes. Enlève ta veste.

Eva : Non, vous ne pouvez pas lui faire ça. Je m'y oppose. Ce n'est pas de sa faute, c'est moi qui lui ai demandé de me rejoindre là-bas. Parce que j'avais peur. Peur de vous ! Peur de cet endroit horrible où vous nous avez enfermés ! Et maintenant laissez-nous sortir ! Laissez-nous sortir tous les deux ! Sinon, je crie ! Je dirai au monde entier ce qui se passe ici !

Le directeur : Emparez-vous de cette fille !

Jim [*Il bondit sur eux*] : Laissez-la partir !

[*Whalen cingle Jim avec le tuyau. Jim s'écroule sur le sol en se cachant le visage. Eva hurle et se débat.*]

Le directeur : Sortez-le d'ici !

Le gardien : On l'emmène où ?

Le directeur : Dans le Klondike. Mettez-le avec Butch O'Fallon ! Ce sont les meilleurs amis du monde ! [*Il rit.*]

[*Le gardien sort en traînant Jim.*]

Bon, Eva-

[*Eva détourne brutalement le visage.*]

Je suis désolé de ce qui se passe. Vraiment. Oubliez ce que je viens de dire ! Vous ne vous rendez pas compte à quel point je suis sous pression. Ce n'est pas facile d'être à la tête d'un établissement de ce genre. Je dirige ça comme je dirige le reste. Du mieux que je peux. Quelquefois, et je vous dis la vérité, ma petite, les choses que je suis obligé de faire ou les ordres que je donne me rendent malade, tellement malade que j'ai du mal à regarder ma petite fille en face quand elle m'appelle Papa ! [*Il se sert un verre.*] Tenez, prenez-en un aussi. [*Il respire bruyamment. À ce moment-là, il est totalement sincère.*] Peut-être que ça m'a atteint là-dedans. [*Il se touche le front.*] Des fois je me sens plus le même. C'est terrible, terrible ! Les hommes en bas en train de se faire affreusement torturer ! Mais qu'est-ce que j'y peux ? Faut que je maintienne l'ordre... et quand on a affaire à des criminels, y a pas d'autre solution ; tenez, prenez ce verre.

Eva : Merci. [*Elle le prend.*]

Le directeur : Pour moi, y a deux manières de voir les choses. Une manière qui risque d'être embêtante pour vous. De votre propre aveu, vous vous rappelez ce que vous avez dit, c'est vous qui avez donné rendez-vous à Jim dans la cour. Mais, moi, j'ai plutôt tendance à avoir les idées larges... par exemple, ces erreurs dans les comptes de l'économat... [*Il hausse les épaules et sourit.*] Ce genre de choses qui sont graves, ou qui, en tout cas, peuvent avoir l'air grave-

Eva : Qu'est-ce que vous voulez dire, M. Whalen ? Vous voulez dire que vous comptez m'accuser de... !

Le directeur : Non, non-non. [*Il sourit d'une manière encourageante.*] À moins que vous ne m'y forciez.

Eva : Qu'est-ce que vous voulez ?

Le directeur : Et qu'est-ce qu'ils veulent les hommes en général ? Qu'est-ce qu'il voulait Jim ? Qu'est-ce que vous lui avez donné ? De l'affection !

Eva : Ah.

Le directeur : Dans ce cas-là, ça pourrait être très simple. On est tous sur les nerfs, fatigués, épuisés ! De l'affection ! On en a tous besoin !

Eva : Ah, je vois. Qu'est-ce que vous allez faire à Jim maintenant ?

Le directeur : Euh –

Eva : Je l'aime ! Vous ne comprenez certainement pas comment c'est arrivé... Il passe devant la Commission le mois prochain.

Le directeur : Oui, j'ai la lettre sur mon bureau justement.

Eva : Quelle lettre ?

Le directeur : La lettre qui recommande la libération de Jim ! Bien sûr, après ce qui s'est passé-

Eva : Vous n'allez pas l'envoyer ?

Le directeur : Euh-

Eva : Supposons que, euh, que je vous donne de l'affection, comme vous dites, et – et que je ne dise rien et que je fasse tout ce que vous me demandez. Vous enverrez la lettre ? Jim aura sa liberté conditionnelle ?

Le directeur [*Il sourit*] : Pourquoi pas ? [*Il rit doucement.*] Vous voyez comme c'est facile d'arranger les choses !

Eva : Maintenant ? Vous l'enverrez maintenant ?

Le directeur : Maintenant ? Il est un peu tard...

Eva : Le bateau part à minuit moins le quart. Vous pourriez en profiter. Ne vous inquiétez pas. Je ne changerai pas d'avis. Je n'ai plus peur de vous maintenant. Je vous aime bien... j'aimerais bien vous montrer à quel point !

[*Le directeur retire la lettre du tiroir et sonne. Un gardien entre.*]

Le directeur : Mettez ça au courrier.

Le gardien : Oui, monsieur. *[Il sort.]*

Le directeur : J'ai mal à la tête... ça me fait mal tout le temps... ma femme est partie avec la petite... *[Il ouvre la porte de la pièce du fond.]* Nous sommes tous nerveux et fatigués, épuisés. N'est-ce pas ? Oui. *[Il fait entrer Eva alors que la lumière s'éteint doucement.]*

Noir.

Épisode 4.

Annonceur : « L'épreuve de force. »

Le projecteur éclaire le Klondike. Butch est étendu à côté du trou d'air. Les corps des autres sont entassés au centre. Butch semble inconscient. On entend des voix dans le couloir. Butch lève doucement la tête et tout son corps se tend.

Schultz *[alors qu'il ouvre la porte]* : Y baisait la secrétaire du boss dans la cour... tu m'en diras tant !

[Butch retourne rapidement à l'emplacement où il était et feint d'être évanoui.]

Pouah ! Ça pue ! Eh Chick, ramène-toi ! La vapeur est tellement épaisse que je ne vois rien. Donne-moi ta lampe-

Chick : Eh, on dirait que... ah merde ! Ils sont tout raides !

Schultz : Raides ? Tu veux dire que...

Chick : Brûlés ! Brûlés vifs ! Mon Dieu ! Je ne savais pas qu'il se passait des trucs de ce genre ici.

Schultz : Tais-toi ! Y'en a combien ?

[Pendant ce temps-là, Butch s'est relevé en silence et s'apprête à attaquer.]

Donne-moi la lampe ! Shapiro, Joe, Speedy, La Folle... Où est Butch ?

Butch *[Il jaillit de son coin]* Je suis là, ici ! *[Il attrape Schultz par la gorge.]*

[Jim attaque Chick. On entend un coup de feu, Jim déleste le gardien de son revolver.]

Jim : Les mains en l'air !

Butch *[Il relâche lentement Schultz.]* : Ah, encore toi, le Mouton !

Schultz *[Sa voix est incertaine]* : Beau travail, Jim !

Jim : C'était à toi que je parlais, Schultz ! Plus haut les mains ! Butch, prend-lui les clés !

Butch *[Son visage se fend d'un large sourire.]* Eh, eh ! *[Il attrape les clés.]*

Schultz : Qu'est-ce qui se passe ?

Jim : Butch, fais sortir les gars ! On monte !

Butch : Ouais !

Schultz : Vous aurez la chaise électrique pour ce que vous avez fait ! Tous autant que vous êtes, sales bâtards ! Qu'est-ce que tu vas faire Jim ?

Jim : Mets un truc confortable, Schultz ! Tu vas TRANSPIRER !

[Jim sort en claquant la porte. Schultz se rue dessus et se met à cogner en hurlant. Noir. La scène est plongée dans l'obscurité pendant quelques instants. On entend le hurlement d'une sirène. Un projecteur éclaire le bureau du directeur. Whalen sort de la chambre du fond, il écoute avec une attention tendue. La porte du bureau s'ouvre brutalement. Jim entre.]

Le directeur : Jim !

Jim *[Ses vêtements sont déchirés et ensanglantés à cause des coups qu'il a reçus auparavant]* : Ouais ! Parfois les portes de l'enfer s'ouvrent et les damnés s'échappent !

Le directeur : Qu'est-ce qui s'est passé en bas ? *[Il recule et appuie sur un signal d'alarme.]*

Jim : Ce n'est plus la peine de déclencher l'alarme. Y a personne pour l'entendre.

Le directeur : Ils sont sortis du Klondike ?

Jim : Oui. Tous, sauf quatre. Y en quatre qui ne sont pas sortis parce qu'ils sont morts, mais y vous passent le bonjour, patron, y veulent qu'on se souvienne d'eux.

Le directeur : Comment t'as eu ça ? *[Il montre le revolver.]*

Jim : On a raflé les munitions !

Le directeur : Qu'est-ce qui est arrivé à Schultz ?

Jim : Il a eu quelques problèmes en bas, il est enfermé au Klondike, il tient compagnie aux morts. Les autres gardiens sont dans les cellules. Écarte-toi de là. *[Il prend le revolver qui est sur le bureau.]* Où est la fille ?

Le directeur : Elle est partie.

Jim : T'en es sûr ?

Le directeur : Oui, pourquoi ?

Jim : Elle est pas en sécurité ici.

Le directeur : Attends Jim...

Jim : Qu'est-ce qu'il y a ? T'as pas l'air en forme ?

Le directeur : On peut s'arranger tous les deux... où sont les autres ?

Jim *[Il indique la direction de la porte avec son pouce]* : Ils attendent à l'entrée. Je voulais juste être certain que la fille n'était pas là avant qu'ils entrent.

Le directeur : Nan, tu peux pas faire ça !

Jim : Si, bien sûr. Je fais partie du comité de réception. J'ai les clés.

[On entend des hommes qui crient de l'autre côté de la porte. Eva sort de la pièce du fond.]

Jim : Eva !

Eva : Jim, ne fais pas ça, Jim ! Ce n'est pas la peine, il a fait la lettre pour ta conditionnelle, il l'a déjà envoyée !

Le directeur : Oui, Jim. Je viens de le faire parce qu'elle a...

Jim : Parce qu'elle a quoi ? *[Il les regarde tous les deux.]* Non ! Rentre là-dedans, Eva.

[Le directeur fait mine de la suivre. Jim le repousse.]

Non, toi, tu restes !

Eva : Jim ! *[Il la pousse à l'intérieur et ferme la porte à clé.]*

Le directeur : Jim, et ta conditionnelle, ça vaut pas mieux que la chaise électrique ?

Jim : Non. Sûrement pas. J'ai pas oublié.

Le directeur : Oublié quoi ?

Jim : Les vingt-et-un jours au trou et le docteur Jones.

Le directeur [*Il le suit jusqu'à la porte*] : Mais après, je suis devenu ton ami !

Jim : Pas moi !

Le directeur : [*Il crie presque*] : J'ai été bon avec toi, Jim !

Jim : Mais j'avais ta signature sur le dos ! Il y a un nouveau père fouettard qui t'attend, Butch O'Fallon !

Le directeur : Non ! Jim ! Jim !

[*Jim sort, les cris des hommes augmentent quand les portes s'ouvrent. Le directeur pousse un cri étranglé et se réfugie derrière le bureau. Les hommes entrent tels une meute de loups et font le tour de la pièce.*]

Butch [*Il plonge brusquement en avant.*] : Où est-il ?

Le directeur : Butch !

Butch [*Il est aveuglé*] : Là ! Je sens son odeur, maintenant !

[*Les deux chefs s'affrontent pour la première fois. Debors, on entend des coups de feu sporadiques, et des lumières tremblotantes éclairent les vitres comme des flammes.*]

On est ensemble depuis un bout de temps, toi ici, moi, là-bas. Mais maintenant on est enfin réunis. Enchanté de faire ta connaissance, sale porc !

Le directeur : Écoutez les gars, O'Fallon, Jim. On peut s'arranger. Oubliez quand même pas que... que j'ai l'armée des États Unis derrière moi !

Butch [*Il rit et s'approche de lui*] : C'est le mur que t'as derrière toi. Où est le docteur ?

Un détenu : Ici ! [*Il décroche le tuyau en caoutchouc du mur et le tend à Butch.*]

Butch : Ouais !

Le directeur : Nan ! Pensez aux conséquences ! Faites pas les imbéciles !

[*Butch le frappe avec le tuyau.*]

Le directeur [*Il se recroqueville sur le sol*] : Arrêtez ! Je suis père de famille ! J'ai une femme !

Une fille ! Une toute petite fiuille ! [*Le dernier mot s'est transformé en un cri d'angoisse alors que Butch s'accroupit et le frappe avec une furie démoniaque jusqu'à ce que Whalen perde connaissance.*]

[*On entend la sirène d'un bateau qui s'approche.*]

Un détenu : Qu'est-ce que c'est ?

Un autre : La canonnière !

Un autre : C'est les troupes d'assaut !

Un autre : Ils débarquent !

Un autre : Éteignez les lumières !

[*La pièce est plongée dans une obscurité complète à part les étranges reflets de flammes sur les murs. Les hommes commencent à s'enfuir, paniqués.*]

Des voix : Passez par là ! Faut les repousser ! Mais c'est les troupes d'assaut ! On a aucune chance... Aucune chance de toute façon ! Vous voulez retourner au Klondike ? Faut se

battre ! Ouais, se battre ! On n'a rien à perdre ! [*On hurle des noms, des portes claquent. On entend le bruit d'une mitrailleuse.*]

[*Le bruit s'éloigne et continue faiblement comme dans un rêve, la pièce a retrouvé un calme presque complet même si on entend au loin le bruit lugubre d'une sirène qui continue indéfiniment (comme la voix des damnés aux portes du paradis).*]

Jim : Qu'est-ce que t'as fait de lui ?

Butch : Je l'ai jeté par la fenêtre, il pleurait comme un veau.

Jim : Dans l'eau ?

Butch : Ouais. Direct dans l'eau.

Jim : Butch... On a une chance par là.

Butch : À la nage ? Nan, pas moi. Je sais pas nager. En plus y a huit cents mètres jusqu'au rivage et la mer est mauvaise.

Jim : Qu'est-ce que tu vas faire ?

Butch : Rester là et me battre.

Jim : Je crois que vais tenter ma chance dans l'eau.

Butch [*Il lui tend la main lentement*] : Bonne chance, je m'étais trompé sur ton compte.

Jim : Merci.

Butch [*Il enlève sa bague*] : Tiens. Y a une fille qui s'appelle Goldie au Dancing Paradise sur Brook Street, à gauche après le ferry. Si jamais tu la rencontres, tu lui donnes ça. Et tu lui dis que l'ai gardée pendant tout ce temps-

Jim : Bien sûr, Butch. Si jamais je m'en sors-

Butch [*Il se dirige vers la porte*] : À la prochaine.

[*On entend des coups de feu de plus en plus nombreux et des cris au dehors. Jim déverrouille la porte de la pièce du fond.*]

Jim : Eva.

[*Eva sort lentement, elle s'écroule en pleurant sur son épaule.*]

Jim : Ne pleure pas !

Eva : Non, je ne vais pas pleurer. Ça sert à rien. Jim. Au fait, tu ne t'étais pas trompé pour le spectacle pyrotechnique !

Jim : Écarte-toi de la fenêtre !

Eva [*Elle est d'une gaieté hystérique*] : C'est très joli, n'est-ce pas Jim ?

Jim : Oui, joli comme l'enfer !

Eva : Qu'est-ce qu'ils lui ont fait à Whalen ?

Jim [*Il pointe son doigt vers la fenêtre*] : Les poissons vont avoir une indigestion.

Eva : Jim ! T'as pensé à ce qu'ils vont te faire à cause de ça ?

Jim : Ils ne feront rien. Je ne les laisserai pas !

Eva : Qu'est-ce que tu vas faire ?

[*On entend une musique dans le lointain.*]

Jim : Il y a de l'eau sous cette fenêtre. Je pourrais nager...

Eva : Non, Jim, t'as aucune chance par là.

Jim : Une chance ? C'est quoi une chance ? J'ai jamais entendu ce mot-là ! [*Pendant qu'il parle, il s'approche doucement de la fenêtre qui donne sur la mer.*] T'entends ? Cette musique ! C'est...

Eva : Le Lorelei !

Jim : Oui, le Lorelei [*Il arrache sa veste.*] Alors j'ai été injuste, je retire ce que j'ai dit !

Eva : Qu'est-ce que tu vas faire ?

Jim : D'abord, nager, puis je me trouverai bien un bateau !

Eva : C'est impossible, Jim. Ils te ramèneront. Ils ne te laisseront pas partir !

Jim : Ils ne me verront pas.

Eva : Pourquoi ?

Jim : Me demande pas pourquoi ! Y aura bien une corde ou quelque chose de ce genre qui pendra le long du bateau et si c'est pas trop haut, je m'agripperais à la rambarde. Me demande pas comment ! À partir de maintenant, vas y avoir des choses imprévisibles, des miracles, des aventures fantastiques comme dans les livres d'histoire !

Eva : Jim, tu n'as aucune chance comme ça !

Jim : Si, une petite chance ! J'ai connu des gens qui finissent par gagner à la fin. Et si je ne réussis pas, au moins, je serai dehors !

Eva : Oh, Jim, j'aurais tant aimé vivre dehors avec toi ! Peut-être qu'on aurait trouvé un endroit où les projecteurs n'auraient pas pu nous pointer du doigt quand on se serait embrassé. Je t'aurais donné tellement de choses que t'as jamais eues. C'est dur l'amour à la va-vite, ça donne si peu de plaisir. On méritait d'avoir de longues nuits ensemble sans murs autour. En tout cas, pas des murs d'enceinte. Je connais un endroit. Y a un motel le long de l'autoroute, Jim, bercé par le bruit des grands camions qui passent à côté, mais qui ne font qu'effleurer les stores de leurs ombres. Je toucherais ton corps de pierre, Jim, et je te réchaufferais, je te réchaufferais tellement, tellement qu'avec ton amour, tu me laisseras une marque qui ne s'effacera jamais. Oh, Jim, si on pouvait se revoir dans ces conditions, en se fixant un rendez-vous dans un endroit qu'on choisirait maintenant où on pourrait s'aimer en secret et être au chaud, protégés, sans avoir peur de rien. On pourrait oublier tout ça comme si c'était un cauchemar ! Où est-ce qu'on pourrait se donner rendez-vous ? Quand, Jim ? Dis-le moi avant de partir.

Jim : Vite ! On n'a plus le temps ! Enlève-moi mes chaussures.

Eva : [*Elle lui retire les chaussures*] Jim ! dis-moi où.

Jim : [*Il grimpe sur l'appui de la fenêtre*] Surveille les petites annonces !

Eva : Au revoir, Jim [*Il plonge de la fenêtre*]. Au revoir.

[*La musique du Lorelei s'amplifie. L'ombre des flammes illumine les murs. On entend des cris et des bruits de pas. Les troupes font irruption.*]

Soldat n°1 : [*Il allume la lumière*] Y a une fille...

Soldat 2 : C'est la secrétaire du directeur.

Soldat 3 [*Il s'approche d'elle*] : Ça va aller, ma fille. [*Aux autres*] : Elle est sonnée, elle peut plus parler. Apportez-lui un verre d'eau.

Soldat 1 : Qu'est-ce qu'elle a dans les mains ?

Soldat 3 : Une paire de chaussures.

Soldat 1 : Elles sont à qui ? Qu'est-ce qu'elle fait avec ?

Eva [*Elle sourit face à la fenêtre*] : Je les ai ramassées quelque part. Je me rappelle plus.

[*La lumière s'éteint. Seule Eva est éclairée, les chaussures de Jim à la main. La musique du Lorelei monte crescendo tandis qu'une guirlande de petites lumières colorées passe devant la fenêtre.*]

Noir.

Haut-Parleur : Et la voilà ! Vous pouvez l'apercevoir maintenant, mesdames et messieurs, la fameuse île ! Elle est un peu dans la brume ce soir, c'est à cause de la lune. Admirez ces murs d'enceinte, impossible de s'échapper... Trois mille cinq cents hommes là-d'dans, et y'en a qui n'en sortiront pas avant le Jugement Dernier... (*Musique*) Ah, et voici l'orchestre, la danse va commencer sur le pont supérieur, mesdames et messieurs. On va danser, danser, danser...

(*Musique*)

Fin